

---

**BOEKBESPREKINGEN**


---

**FARAONISCH EGYPTE**

GOYON, J.-Cl., et C. CARDIN (eds.) — Proceedings of the Ninth International Congress of Egyptologists. Actes du Neuvième Congrès International des Égyptologues. Grenoble, 6-12 septembre 2004. 2 vols. (Orientalia Lovaniensia Analecta 150). Editions Peeters, Leuven, 2007. (24,5 cm, I: XXXI, 1060; II: XXXI, 2031). ISBN 978-90-429-1717-0. € 286,-.

Le IX<sup>e</sup> Congrès International des Égyptologues s'est déroulé à Grenoble du 6 au 12 septembre 2004. Reparties en quatorze sections de travail, 305 communications y ont illustré l'état des recherches en cours et les résultats essentiels acquis depuis le précédent congrès du Caire. Deux volumes d'Actes, publiés de façon irréprochable par les Éditions Peeters de Louvain, rassemblent environ les deux tiers de ces communications. Les autres participants n'ont pas fait parvenir le texte de leur exposé aux responsables de l'édition. Pour faciliter la consultation de ces deux volumes, les articles sont précédés d'une *Liste des sections et sous-sections*, d'une *Table des communications, groupées par sections et sous-sections* et d'une *Table des communications*. Ces tables sont indispensables car elles permettent de retrouver facilement les articles voués à tel ou tel sujet ou le nom des différents intervenants. Les éditeurs ont en effet choisi de présenter les articles dans l'ordre alphabétique des noms des intervenants plutôt que de les grouper thématiquement selon les différentes sections de travail et leurs sous-sections. Un rappel numérique dans l'en-tête de chaque article renvoie cependant à la liste de ces sections et sous-sections. Nous nous baserons également sur cette liste pour faciliter la présentation, obligatoirement très succincte dans le cadre de ce compte-rendu, des différentes contributions qui couvrent une grande partie des domaines de la recherche égyptologique. Le nombre des articles et la diversité des sujets abordés rendent une analyse détaillée en effet impossible. Comme à l'accoutumée lors d'un congrès de cette envergure, les communications varient d'exposés assez généraux jusqu'aux études les plus fondamentales, et certains sujets ou disciplines y sont mieux représentés que d'autres. C'est, par exemple, le cas des nombreuses présentations de récentes découvertes archéologiques et des articles sur l'Ancien Empire, le Nouvel Empire et la religion de l'époque pharaonique. Les articles sont précédés d'une *Préface* de Jean-Claude Goyon qui souligne, entre autres, la présence au congrès de nombreux égyptologues russes, polonais, hongrois et tchèques, ainsi que de délégués des nouveaux instituts d'égyptologie d'Amérique du Sud, illustrant ainsi la vitalité et l'internationalisation de notre discipline.

La première section est intitulée *La discipline égyptologique en 2004*. Elle rassemble en trois sous-sections un nombre limité de contributions traitant des méthodes (2 articles), de la documentation et de la diffusion (2 articles), de l'information et du rôle des musées (2 articles). Trois autres sous-sections groupent six contributions concernant l'informatique et les techniques nouvelles. Bien qu'encore modeste à l'époque du congrès, il est clair que l'importance de ces dernières sous-sections ne cessera de croître dans les années à venir. Le récent congrès de Rhodes l'a déjà amplement

démontré, entre autres par la présentation de plusieurs nouvelles banques de données.

La grande majorité des articles peuvent être classés sous les sections 2 jusqu'à 6. Celles-ci couvrent la longue histoire de l'Égypte ancienne, divisée en cinq grandes périodes, des origines aux époques grecque et romaine. À chaque fois, une place importante est réservée à la présentation des résultats des campagnes de fouilles sur les nombreux chantiers du Delta jusqu'au nord du Soudan. Les études sur l'histoire, les textes religieux et littéraires, les documents ou la religion y sont réparties en plusieurs sous-sections. D'autres sous-sections rassemblent les contributions qui abordent les sujets propres à une période bien donnée. La deuxième section (*Avant et aux temps des pyramides*) compte ainsi des sous-sections qui rassemblent les communications sur l'histoire et l'archéologie des origines au début de l'Ancien Empire (10 articles), la société et la religion au temps des pyramides (9 articles), les textes des pyramides (6 articles) et les nécropoles royales et civiles (6 articles). La section 3 (*De la VI<sup>e</sup> dynastie à la fin du Moyen Empire*), plus modeste, ne compte en tout que douze articles, sept concernant l'archéologie et l'histoire du Moyen Empire, trois sur les textes des sarcophages et deux sur les textes littéraires. La section 4 (*De la transition II à la fin du Nouvel Empire*), l'une des plus importantes du point de vue du nombre des contributions et des sujets abordés, est divisée en six sous-sections vouées à l'archéologie et l'histoire (4 articles), aux nécropoles royales de Thèbes et d'Amarna (4 articles), aux tombes thébaines (5 articles), à la royauté et la famille royale (3 articles), aux temples et aux institutions (5 articles), et aux études et les documents (5 articles). Les sections 5 et 6 sont intitulées respectivement *De la fin du Nouvel Empire à la XXX<sup>e</sup> dynastie* et *De la XXX<sup>e</sup> dynastie à la domination romaine*. La cinquième section compte deux sous-sections, qui rassemblent les communications sur les sites et les fouilles (7 articles), et celles sur l'histoire et l'étude de documents (10 articles). La sixième section réserve une place aux sous-sections réunissant les études sur les sites et les fouilles (3 articles), les temples ptolémaïques et romains (8 articles), l'histoire et l'étude des documents (3 articles), et sur les influences égyptiennes sur les cultures gréco-romaine, chrétienne et islamique (7 articles).

La septième section est intitulée *Territoires frontaliers de l'Ouest et de l'Est*. Divisée en deux sous-sections, elle rassemble quelques articles sur le Fayoum, les sites et les oasis de l'Occident (4 articles) et le Sinaï (2 articles). L'importance de la huitième section (*Religion pharaonique, sources, conceptions et pratiques*) n'étonnera guère. Cette section, divisée en trois sous-sections, ne rassemble pas moins de trente et un articles allant des sources écrites et figurées (11 articles), aux conceptions, pratiques et mobiliers funéraires (5 articles), à l'univers du divin, à la terminologie et aux approches rituelles (15 articles). Le nombre des articles présentés dans les six dernières sections, qui traitent de sujets plus spécialisés, est moins important. La section 9 (*Société, relations extérieures et statut des étrangers*) par exemple, ne compte que cinq contributions. Traditionnellement les sujets de la dixième section (*Philologie, lexique, grammaire et linguistique*) sont peu représentés lors de ce genre de congrès (8 articles). Les chercheurs, spécialistes de ces disciplines, préfèrent généralement présenter le résultat de leurs recherches à l'occasion de colloques spécialisés. Les sections 11 (*Médecine antique et paléopathologie*; 5 articles), 12

(*Technologie et techniques, céramique et arts du feu*), divisée en deux sous-sections (respectivement 2 et 9 articles), 13 (*Histoire de l'égyptologie, des musées, collections et monuments, égyptomanie*; 10 articles) et 14 (*Paléobotanique, techniques d'analyse, conservation et restauration*; 7 articles) complètent ces deux impressionnants volumes, qui illustrent parfaitement par le nombre et la diversification des sujets abordés le dynamisme de l'égyptologie actuelle.

Heusden (Belgique), novembre 2008

Guy LODOMEZ

\* \*  
\*

EL-ENANY, K. — Le petit temple d'Abou Simbel. Paléographie. (Paléographie Hiéroglyphique 3). Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, Cairo, 2007. (32 cm, 176). ISBN 978-2-7247-0474-7. € 45,-

Mit dem vorliegenden Buch von K. el-Enany ist bereits der dritte Band der vom IFAO unter der Leitung von D. Meeks herausgegebenen Reihe *Paléographie Hiéroglyphique* erschienen. Er widmet sich dem kleineren der beiden Tempel von Abu Simbel, der von Ramses II für seine Gemahlin Nefertari errichtet wurde.

Der Aufbau dieser Arbeit unterscheidet sich im Allgemeinen nicht von demjenigen der vorherigen Bände dieser Reihe. Auch el-Enany's Werk ist nach der von D. Meeks<sup>1)</sup> modifizierten Zeichenanordnung A.H. Gardiners sortiert.

Nach einer knappen Einleitung (pp. 1-2) und der Bibliographie (pp. 3-6) beginnt direkt der paläographische Kommentar (pp. 7-104), welcher in drei Abteilungen aufgegliedert ist. Er enthält unter **a.** eine kurze Beschreibung und Bestimmung des Zeichens, unter **b.** einen meist recht knappen Kommentar mit Hinweisen zu vergleichbaren Formen auf anderen Monumenten sowie unter **c.** Angaben zur grammatischen Verwendung der einzelnen Zeichen.

Die folgenden paläographischen Tabellen finden sich auf pp. 105-173. Sehr hilfreich ist hier jeweils die Angabe, wo genau dieses Zeichen auf den Photos der Tempelpublikation von C. Desroches-Noblecourt und C. Kuentz in den *Mémoires CEDAE I-II* 1968 zu finden ist.

Wie el-Enany in der Einführung (p. 1) bemerkt, weisen die 1495 ausgewählten Zeichen des Kleinen Tempels von Abu Simbel in der Regel keine größeren paläographischen Abweichungen auf, darüber hinaus sind sie im *style classique* und fast stets ohne Innenzeichnung ausgeführt. Dieser Befund dürfte darin begründet sein, daß es sich hier um ein staatliches, also königliches Bauwerk handelt. Auf privaten Monumenten ist die Variationsbreite des Zeichenduktus erheblich umfangreicher, wie ich in meiner Bearbeitung der Privatstelen der 19. Dynastie zeigen konnte<sup>2)</sup>.

Die vorliegende Arbeit von el-Enany basiert größtenteils auf der oben genannten Veröffentlichung des Tempels, lediglich 250 Zeichen wurden vor Ort überprüft. Diese sind in den paläographischen Tabellen mit einem Asteriskus gekennzeichnet. Darüber hinaus ist die ganze Zusammenstellung

beschränkt auf die Türen, den Eingangsbereich, den Pfeilersaal, das Vestibül und das Sanktuar.

Nicht berücksichtigt wurden (cf. p. 1) die monumentalen Inschriften auf der Außenfassade, die in einem *style épigraphique un peu différent* gebildet sind. Der Grund bleibt mir unklar, zumal gerade ein Wechsel des Duktus innerhalb eines Bauwerkes von sehr großem Interesse ist. In vorliegendem Fall können die unterschiedlichen Duktus der Inschriften entweder auf verschiedene Hersteller oder auf einen intentionalen, eventuell auch kultisch/religiös bedingten Wechsel hindeuten. Allerdings sollte man auch rein technische Ursachen in Erwägung ziehen, da bei Monumentalinschriften ganz andere Anforderungen an die Steinmetze gegeben sind als bei den — vergleichsweise — kleinen Inschriften im Inneren des Tempels, und so zwangsläufig andere Formen entstehen können.

Im zweiten Band der Reihe *PalHiéro* hat B. Haring bei der paläographischen Analyse des Sennedjem-Grabes (TT 1)<sup>3)</sup> im Kommentar unter **a.** auch die Anzahl der einzelnen in diesem Grab belegten Hieroglyphen notiert. Diese wichtigen Informationen fehlen leider bei der Bearbeitung des Abu Simbel-Tempels. Die selteneren Zeichen sind zwar mit allen Varianten verzeichnet, jedoch wurde von den anderen nur eine Auswahl aufgenommen. Auch die Gardiner-Nummer fehlt hier meistens, was sehr bedauerlich ist, da die meisten Ägyptologen mit dieser Numerierung arbeiten. Jene Numerierung bedürfte zwar diverser Modifikationen, hat sich aber allgemein als Standard durchgesetzt. Hilfreich wäre hier ein Index wie in *PalHiéro 2*.

Ein Problem, das ich auch bei der Rezension des 2. *PalHiéro*-Bandes von B. Haring in CdÉ 2008 (im Druck) angesprochen habe, ist die jeweils eigenständige, mit »1« anfangende §-Numerierung eines jeden Bandes, zudem hier die Gardinernummern nur in Ausnahmefällen erwähnt werden. Da in jedem Bauwerk verschiedene Hieroglypheninventare verwendet wurden, können auch die Numerierungen der einzelnen *PalHiéro*-Bände nicht miteinander synchronisiert werden.

Einige weitere Anmerkungen seien hier zusammengestellt:

Bei mehreren Paragraphen handelt es sich meiner Interpretation nach ausschließlich um Schreibvarianten jeweils ein- und desselben Zeichens, so daß hier eigenständige Numerierungen unnötig wären. Eine Paläographie dient ja gerade dazu, mögliche Schreibvarianten einer Hieroglyphe aufzuzeigen. Diesem Grundsatz widerspricht aber die hier vorgenommene Behandlung der Varianten wie separate Zeichen. Im Detail handelt es sich dabei um folgende Paragraphengruppen: §§13 - 16, 22 - 23, 35 - 36, 44 - 46, 50 - 51, 53 - 54, 55 - 56, 60 - 61, 63 - 64, 80 - 82, 89 - 90, 97 - 99 (-101), 117 - 118, 120 - 121, 153 - 154, 153 - 164, 166 - 167, 169 - 170, 177 und 179, 178 und 180, 181 - 182, 184 - 185, 189 - 190, 192 - 194, 201 - 202, 203 - 204, 209 - 212, 213 - 214, 218 - 219, 225 - 226.

Bei den im folgenden notierten Paragraphen handelt es sich nicht um Komposithieroglyphen, die eine eigenständige Zeichengruppe bilden, sondern lediglich um Gruppierungen von Zeichen innerhalb eines Schriftfeldes, die alle als Einzelzeichen aufzufassen sind: §§87, 100 - 109 (interessante Schreibvarianten von N16-17!), 112, 113, 138, 150, 207 - 208, 133, 213, 214.

<sup>3)</sup> B. J. J. HARING, *The Tomb of Sennedjem (TT 1) in Deir el-Medina. Palaeography*, Cairo 2006 (Paléographie Hiéroglyphique 2).

<sup>1)</sup> D. MEEKS, *Les architraves du temple d'Esna — Paléographie*. Cairo, 2004 (Paléographie Hiéroglyphique 1)

<sup>2)</sup> J. MOJE, *Untersuchungen zur Paläographie und Klassifizierung der Privatstelen der 19. Dynastie*, Wiesbaden 2007 (Ägypten und Altes Testament 67)

Dasselbe gilt für die Paragraphen 85 und 92. Da es sich in diesen beiden Fällen um die gleiche Kombination handelt, bleibt mir unklar, warum hier zwei separate Nummern gewählt wurden.

Der Paragraph 127 ist meines Erachtens eine Variante von N33, die hier wie H08 aussieht.

Da es sich um ein gebundenes Buch und nicht um eine Loseblatt-Sammlung handelt, bleibt unklar, weshalb jede Abteilung A - Zz stets auf einer rechten Seite anfängt, so daß insgesamt 22 Seiten, immerhin ca. 12% des ganzen Bandes, völlig leer bleiben.

Es ist auffallend, wie gering das Zeichenrepertoire in diesem Tempel ist, besonders bezeichnend ist das fast völlige Fehlen von Zeichen der Gruppe Gardiner A. Bei einem königlichen Bauwerk erwartet man eigentlich eine umfassende Breite und Tiefe des hieroglyphischen Repertoires. Da der Tempel jedoch größtenteils formelhafte, stereotype Inschriften aufweist, war hier offenbar ein relativ geringer Zeichenschatz ausreichend. Hingegen findet sich zum Beispiel im zeitgleichen Privatgrab des Sennedjem, das in *PalHiéro 2* bearbeitet wurde, eine erheblich größere Anzahl von Hieroglyphen, wie dies aus der unten beigefügte Konkordanz zu ersehen ist.

Trotz dieser Anmerkungen ist dem Werk von K. el-Enany große Bedeutung beizumessen, da hier zum ersten Mal ein Tempel der Ramessidenzeit paläographisch aufbereitet und untersucht wurde. Die Informationen, die dabei gewonnen werden konnten, dürften auch für zukünftige paläographische Forschungen von Interesse sein.

#### Konkordanz der Gardiner-Nummern mit den Paragraphen von *PalHiéro 2* und 3<sup>4)</sup>

Gardiner	HP 2	HP 3
A01	1	(—)
A02	3	(—)
A03	6	(—)
A04	5	(—)
A07	4	(—)
A14	12	(—)
A15	(—)	3
A17	13	4
A21	10	(—)
A23	(—)	8
A24	42	1,2 (Var.)
A26	7	(—)
A28	9	(—)
A30	5,8	(—)
A40	16	5
A40e	(—)	6
A42	17	(—)
A44	(—)	7 (Var.)
A47-49	11	(—)
A42	14	(—)
A53	15	(—)
B01	19	(—)
B02	20	(—)
B03	21	(—)

<sup>4)</sup> *PalHiéro* Band 1 (D. MEEKS) ist hier nicht mit aufgeführt, da dort der römerzeitliche Tempel von Esna paläographisch aufgearbeitet ist. Ein Vergleich dieses Zeicheninventars mit dem Sennedjem-Grab und Abu Simbel brächte keine relevanten Ergebnisse.

B07	22	10; 11,12 (Var.)
C01	18	(—)
C02	25	17
C06	24	(—)
C10	23	13; 15,16 (Var.)
C10a	(—)	14
C12	(—)	9
D01	27	18
D02	28	19
D03	32	(—)
D04	30	20
D06	31	(—)
D19	29	(—)
D21	33	21
D28	34	22,23
D34	36	(—)
D35	37	(—)
D36	39	24
D37	43	27
D39	(—)	28
D40	42	25
D40+Z07	(—)	26
D41	41	(—)
D45	38	(—)
D46	44	29
D50	45	(—)
D53	46	(—)
D54	47,48	(—)
D55	48	(—)
D58	54,56	31
D59	40	(—)
D60	55	32
D61-63	57	(—)
E01	62	38
E09	60	39
E10	61	(—)
E16	24	(—)
E21	(—)	34
E22 <sub>var.</sub>	(—)	35 (Var.),36
E23	59	37
E34	58	33
F01	66	(—)
F04	63	(—)
F07-08	65	(—)
F09	64	(—)
F12	212	163,164
F13	67	(—)
F16	68	(—)
F18	69	40
F20	70	(—)
F21	71	(—)
F22	72	(—)
F23-24	(—)	41
F29	(—)	42
F30	73	43
F31	74	44; 45,46 (Var.)
F32	(—)	47
F34	75	48
F35	76	49
F39	77	(—)
F40	78	50,51
F46	215	(—)
F51	79	(—)

G01	87	57	M23+L02+X01	(—)	79
G01+D40	(—)	59	»M25« <sup>5)</sup>	131	89,90
G02	88	(—)	M26	129	91
G03	89	58	M29-30	132	93
G04	91	(—)	M33	226	(—)
G05	92	62	M34	133	(—)
G06	92	(—)	M36	134	(—)
G08	(—)	65	M38	43	(—)
G09+N19+N26	(—)	63	M39	260	(—)
G09+N19+N26	(—)	64	M40	135	(—)
G14	90	60	M42	136	(—)
G15	(—)	61	M44	137	(—)
G17	99	68	N01	138	94
G21	98	67	N05	293	95
G25	86	(—)	N06	139	(—)
G26	85	55,56	N08	140	(—)
G28	84	(—)	N09	142	(—)
G29	83	53,54 (Var.)	N10	142	(—)
G31	82	(—)	N14	143	(—)
G35	(—)	52	N16	144,146	98 (Var.),99
G36	100	69	N16+N21	(—)	106 (je 2x)
G37	101	(—)	N16+N21	(—)	107(je 2x),109 (je 3x)
G38	94	(—)	N17	(—)	97,102 (2x),103 (Var.,2x)
G39	95	66	N17+N21	(—)	104 (je 2x)
G40	96	(—)	N17+N21+Z01	(—)	100,101
G41	97	(—)	N17+N21	(—)	105 (je 2x)
G42	81	(—)	N17+N21	(—)	108 (je 3x)
G43	103	70	N18	271	110
G45	(—)	71	N21	146,148	111,112 (2x)
G47	102	(—)	N23	149	113 (2x)
G49-50	04	(—)	N25	150	114
H01	106	(—)	N26	151	115
H04	105	(—)	N27	152	(—)
H06	107	72	N28	141	96
H08	108	73	N29	153	116
H33	(—)	127 (Var.)	N30	115,195	(—)
I06	(—)	77	N31	159	125
I09	109	74	N33	162,280,293	126 (a)
I10	110	75	N35	154	117,118 (Var.)
I12	111	76 (Var.)	N35a	(—)	119
I15	112	(—)	N36	156	120,121
K01	(—)	78	N37	157	122
L01	113	(—)	N40	52	(—)
L02	114	(—)	N41-42	158	30,123
M01	115	(—)	N43	(—)	124
M02	116	80; 81,82 (Var.)	O01	163	128
M03	117	(—)	O04	164	129
M04	(—)	83 (3x)	O06	165	130
M06	118	(—)	O07	(—)	131
M08	119	(—)	O09	167	(—)
M11	120	(—)	O10	166	132
M12	121	(—)	O10+V30	(—)	133
M13	122	(—)	O15	165	(—)
M14	123	(—)	O21	168	(—)
M15,O49	(—)	85	O22	170	(—)
M15,O49	(—)	92	O28	173	137,138 (3x)
M16	124	84	O29	172	136
M17	125	86,(2x)	O29a	(—)	135
M18	49	(—)	O30	174	(—)
M19	127	(—)			
M20	128	(—)			
M22	121,129	(—)			
M23	130	88			

<sup>5)</sup> J. MOJE, *Untersuchungen zur Hieroglyphischen Paläographie und Klassifizierung der Privatstelen der 19. Dynastie*, Wiesbaden 207 (ÄAT 67), 332.

O31	175	(—)	U04	223	(—)
O32	177	134 (Var.)	U05	223	176
O34	176	139	U06	(—)	177,179 (Var.)
O35	51	(—)	U07	225	178,180 (Var.)
O36	178	(—)	U08	225	(—)
O39	179	140	U09	226	(—)
O40	178	(—)	U10	227	(—)
O42	181	141	U15	228	181
O49	182	143	U19	229	(—)
O50	(—)	144	U21	229	182,183
P01	183,184	(—)	U22	230	(—)
P03	185,186	(—)	U23	231	(—)
P05	187	(—)	U24	232	(—)
P06	187,188	145	U25	232	(—)
P07	188	(—)	U26	233	(—)
P08	189	(—)	U28	234	(—)
P09	191	(—)	U30	235	184,185 (Var.)
Q01	192	146	U33	236	186
Q02	193	(—)	U25	238	(—)
Q03	194	147	U36	237	(—)
Q06	195	(—)	U38	239	(—)
Q07	196	(—)	U39	240	(—)
R02	197	(—)	U40	240	(—)
R04	198	148	V01	241,243	(—)
R07	61	(—)	V02	241	(—)
R08	199	149,150 (3x)	V03	242	(—)
R10	201	(—)	V06	244	(—)
R11	204	(—)	V08	245	(—)
R14	202	(—)	V11	927	(—)
R15	56,203	151 <sup>6)</sup>	V12	246	(—)
R19	213	(—)	V13	(—)	188
R212	(—)	152	V14	247	(—)
S03	205	153,154 (Var.)	V17	248	(—)
S07	(—)	155	V19	169	(—)
S08	206	(—)	V20	249	(—)
S13	(—)	156	V22-23	250	189,190
S28	207	(—)	V26	251	(—)
S29	208	157	V28	252	191
S31	(—)	158	V29	253	192-194 (Var.)
S33	(—)	159 (2x)	V30	255	196
S34	254	195	V31	256	197
S38	209	160	W03	257	(—)
S40	(—)	165;166,167	W09	258	198
S42	211	(—)	W10	259	199
S43	210	161	W11	261	201,202 (3x)
S45	(—)	162	W14	262	203,204
T03	(—)	168	W15	262	(—)
T05	214	(—)	W16	263	(—)
T10	(—)	171	W17	264	205
T10b (=Aa32)	(—)	172	W19	299	209-212
T12	215	173	W19+D36	(—)	213,214
T14	216	174	W21	(—)	215
T18	217	(—)	W23	267	(—)
T21	218	(—)	W24	265	206-208 (3x)
T22-23	219	175	W25	50	(—)
T28	220	200	X01	269	217
T30	221	169,170 (Var.)	X02	270	(—)
T31	53,221	(—)	X04	271	(—)
T32	53	(—)	X05	272	(—)
U03	222	(—)	X06	142	(—)
			X08	268,293	216
			Y01	273,274	218,219
			Y02	22,274	(—)

<sup>6)</sup> Verwechslung mit U23.

Y03-04	275	(—)
Y05	276	220
Z01	277	221
Z02	280	222
Z03	282	(—)
Z04	291	227
Z05	292	(—)
Z07	243	187
Z09	294	228
Z11	295	229
Aa01	293	230
Aa02	298	(—)
Aa05	299	(—)
Aa08	300	(—)
Aa11	301,303	231
Aa13-15	305	232
Aa16	306	(—)
Aa21	308	(—)
Aa22	309	(—)
Aa27	310	(—)
Aa28	311	(—)
Aa30 (3x)	(—)	142
»4«	(—)	223
»8«	(—)	224
»9«	(—)	225,226

Universität zu Köln  
Seminar für Ägyptologie  
November 2008

Jan MOJE

\* \*  
\*

CAUVILLE, S. — Le temple de Dendara XII. Vol. 1: Texte, Vol 2: Planches (Dendara XII). Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, Cairo, 2007. (34 cm, 1: XXIV, 347; 2: 219 pls.). ISBN 978-2-7247-0460-0. € 130.

Avec ce douzième tome, Sylvie Cauville achève la publication du naos du temple de Dendera qui avait été initiée par Emile Chassinat en 1934 après l'achèvement de la publication d'Edfou. Dans son introduction, l'auteur donne un aperçu de l'historique de la publication du temple (p. vii-viii). Elle évoque aussi la publication des autres monuments à l'intérieur du temenos de Dendera, principalement les mammisis, la porte d'Isis et le temple d'Isis. Elle nous permet non seulement d'apprécier le passé, en rappelant tout ce qu'on doit aux "anciens" tels que Dümichen, particulièrement pour l'épigraphie des parois extérieures du naos (p. viii, voir aussi l'annexe 2 qui rassemble les références aux publications antérieures, p. xxii-xxiv), mais aussi de regarder vers le futur en annonçant la publication du pronaos en trois volumes (Dendara XIII, XIV et XV) ainsi que celle de la porte monumentale nord et la porte du domaine d'Horus.

La publication des parois extérieures du naos du temple de Dendera nous livre de nouveau une masse de matériel au service de l'étude des temples ptolémaïques. Les murs extérieurs du naos forment en effet le plus grand ensemble de scènes de Dendera. Divisée en quatre registres, la paroi est présente 77 scènes, la paroi ouest 74 scènes. Sur la paroi sud, les scènes du relief culturel adoptent une hauteur de trois registres, ne laissant la place qu'à un registre supplémentaire avec dix scènes. Ceci est sans compter les porteurs d'offrandes des

soubassements ainsi que les scènes et les textes des gargouilles qui rythment les grands espaces planes des murs. Inutile de dire que cette documentation ouvre plusieurs perspectives d'étude dont l'auteur trace rapidement la voie dans son introduction.

En parcourant l'index des titres des tableaux (p. 343-347), on peut remarquer que de nombreuses offrandes bien connues des spécialistes des temples ptolémaïques viendront agrandir le stock d'exemples. Ainsi, aux premiers registres, les parois nous offrent deux nouvelles versions du rituel introductif figurant le roi de sa sortie du palais jusqu'à son introduction auprès des dieux du temple (p. 83-89; 205-209). Ce rituel est suivi des différentes étapes du rituel de fondation de temple (p. 89-96; 210-216).

Cependant, on se réjouit surtout de trouver parmi les scènes des offrandes moins fréquentes. Certaines offrandes ne se retrouvent qu'une ou deux fois à l'intérieur du temple. On pense par exemple à l'érection du saule (p. 235; voir la colonne de la Salle d'Apparition, Dendara IX 95), l'érection du mât de Min (p.158, voir la Salle d'Apparition, Dendara IX 81), l'offrande des barques solaires Mandjet et Sektet (p. 147 et 265, voir par exemple la Chambre B', Dendara IX 176 et 191), l'offrande de l'horizon (p. 133, voir par exemple la Salle d'Apparition, Dendara IX 68), l'offrande de la première gerbe de blé à Harsomtous (p. 234, voir le Vestibule Central, Dendara IV 69) et l'offrande des épieux sacrés d'Hathor et d'Horus (p. 113, 125, pour les bâtons, pour la crypte sud 3, Dendara VI 51 et 54; pour une offrande de l'épieux d'Horus, voir la Salle d'Apparition, Dendara IX 73). Parmi ceux-ci, plusieurs sont présents sur les parois du temple d'Edfou; certains, comme le rite de répandre l'or et éparpiller la verdure (p. 230) pourraient même évoquer les liens qu'entretiennent les deux centres théologiques particulièrement lors de la fête d'Epiphi (Voir J.-Cl. Goyon, in *Essays on Ancient Egypt in Honour of Herman Te Velde*, 1997, p. 85-100).

Même des scènes d'offrandes bien connues nous réservent parfois des surprises. Ainsi au premier registre décrivant le rituel d'introduction et le rituel de fondation de temple apparaissent trois scènes d'offrandes où sont réunis les dix objets sacrés d'Hathor faisant partie du "mobilier" du temple (p. 96-100 et 216-220; pour ces scènes, voir notre étude dans SAK 37, 2008, p. 305-315). L'offrande du *mekes* et de l'uraeus (p. 100, pl. 64) qui y fait suite étale devant les pieds de la déesse toutes les couronnes imaginables, rappelant la procession de l'ogdoade dans la Ouabet du temple (Dendara IV 239-240).

La publication des parois extérieures permet aussi d'avoir enfin un relevé exact et minutieux de ce qui constitue probablement les scènes les plus connues du temple: celles figurant Cléopâtre à la suite de son fils Césarion. Il s'agit évidemment des scènes culturelles de la paroi sud qui entourent le grand visage d'Hathor au centre de la paroi. Ces scènes énumèrent les divinités principales du temple. Comme d'habitude, Hathor est placée du côté privilégié à l'est tandis qu'Isis se tient du côté ouest. Hathor est accompagnée de son époux Horus d'Edfou, du dieu Harsomtous, maître de Khadit, d'Ihy, le fils d'Hathor, et finalement d'une seconde forme d'Hathor. A côté d'Isis se tiennent Harsomtous de Khadit, Osiris, Harsiesis et une seconde forme d'Isis. La publication de ces scènes permet entre autres d'illustrer la présence des dix objets sacrés de la déesse au premier registre de l'amoncellement d'offrandes entre le roi et la déesse. Tout comme sur la paroi latérale, ces objets sont suivis des couronnes de la déesse.

Si les scènes de Cléopâtre possèdent une certaine importance historique, c'est encore plus le cas des scènes (re)travaillées à l'époque de l'empereur Claude qui demandait avec insistance que les partis ombites, adorateurs du crocodiles, et tentyrites, massacreurs de crocodiles, se réconcilient. Une inscription grecque datée du 3 avril 42 ap. J.-C. est accompagnée d'une scène montrant Horus donnant la main à Sobek. De telles scènes qui témoignent clairement de l'intrusion de la politique dans le décor du temple sont assez rares pour qu'on leur prête toute notre attention. L'auteur développe d'ailleurs la problématique dans un article séparé (RdE 58, 2007, p. 29-39).

Les longs registres des parois latérales constituent évidemment un matériel inépuisable pour l'étude de la composition du décor du temple. L'auteur nous donne une première piste d'interprétation qui est du type géographique. En effet, les divinités des différents nomes du pays sont distribuées entre les scènes du 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> registre. Les nomes de Haute Egypte se retrouvent du côté est et ceux de Basse Egypte du côté ouest. Ces informations couplées aux processions de génies des soubassements réjouiront ceux qui s'intéressent à la géographie religieuse. L'auteur ne fait évidemment que survoler le problème puisqu'il reste à expliquer l'absence de certains nomes. Il est de plus certain que l'interprétation géographique ne s'avèrera pas être la seule explication possible de cette imposante série de scènes.

Les scènes des parois extérieures présentent encore d'autres points d'intérêt. Ainsi elles se situent chronologiquement autour du moment de passage entre l'époque ptolémaïque et romaine. Les grandes scènes de la paroi sud furent gravées sous le règne de Cléopâtre, sans qu'on puisse préciser à quel moment exactement, tandis que les parois latérales, et le registre supérieur de la paroi sud datent du règne d'Auguste. De plus, les scènes témoignent de l'hésitation des prêtres par rapport à ce nouveau pouvoir, entres autres en termes de titulature. En effet, l'évolution de la titulature d'Auguste peut être clairement établie et permet aussi de suivre pas à pas l'avancée de la décoration (p. ix-xi).

La chronologie des scènes est à l'origine d'un changement de l'ordre dans lequel sont présentées les scènes dans la publication. Contrairement aux volumes précédents, l'auteur n'a pas choisi une division stricte entre les côtés droit et gauche du temple, qui scinderait la paroi arrière en deux parties. Les grandes scènes d'offrandes de la paroi sud ainsi que le 2<sup>e</sup> registre de cette paroi ont été présentées en premier, suivies de la paroi est et ouest respectivement.

En somme les recherches ptolémaïques bénéficieront certainement de la publication des parois extérieures du naos de Dendera et l'annexe de 'nouveau' épigraphiques' (p. xxi-xxii) en est déjà une preuve. Cependant, on ne peut que regretter que d'autres approches resteront sur leur faim. Une fois la publication de Dendera terminée, la paléographie tentyrite devra encore commencer. Le remplacement de la fonte en plomb par le logiciel Macscribe présente peut-être certains avantages mais ne constitue à ce niveau aucune amélioration. Les textes sont encore toujours présentés horizontalement sans aucun respect de l'emplacement des signes les uns par rapport aux autres. Ceci est surtout le cas pour les superbes bandeaux. Ceux-ci présentent une disposition de signes assez recherchée qui se perd totalement dans la publication. Présentée telle quelle, la transcription ne reflète souvent non pas tant la disposition des signes dans les bandeaux que l'interprétation qu'en fait l'auteur. On peut citer comme exemple

p. 57, 5 où  devient .

p. 55, 12 où  devient .

p. 56, 2 où  devient .

La même remarque peut se faire pour les scènes d'offrandes où la disposition des signes est plus «classique». Si l'informatique constitue un progrès — elle produit certes un texte hiéroglyphique qui se lit aisément — on pourrait néanmoins espérer qu'elle produise aussi un texte qui soit plus proche de l'original puisque la manipulation informatique des signes est bien plus facile que celle de la fonte en plomb. Or ce qui est proposé actuellement semble suggérer que l'informaticien n'a pas eu le texte original sous les yeux en composant le texte hiéroglyphique. Ainsi, par exemple, on peut se demander pourquoi on a choisi de reproduire le titre *nswt-bjtj nb-t3.wj* dans le bandeau ouest (p. 183, 8) par  et dans le bandeau est (p. 55, 4) par , alors que l'original montre dans les deux textes le groupe .

L'indication des dégâts aux signes hiéroglyphiques pose également problème. Tournant notre attention une fois de plus vers les bandeaux, on ne peut que constater l'inconséquence avec laquelle les hachures sont indiquées. Dans les bandeaux, en effet, la plupart des signes évoquant l'être humain ou animalier ont été attaqués. Or, prenant comme exemple le bandeau de soubassement de la paroi est, on s'étonne de voir certains signes du visage (*hr*) ou de la tête (*tp*) hachurés et d'autres pas (voir par exemple p. 55 ligne 10 où *hr* et *tp* apparaissent presque côté à côté et où seul le *tp* est hachuré).

On regrette que l'auteur n'ait pas choisi, au moins pour les bandeaux, d'insérer un relevé plus exact comme celui qu'elle avait d'ailleurs publié une quinzaine d'années auparavant (BIFAO 90, 1990, p. 83-114).

D'autre part, les images des pharaons et des divinités figurant sur les grands temples de l'époque gréco-romaine ont fortement souffert des attaques chrétiennes, défigurant la plupart des images. Les registres supérieurs des parois extérieures ont échappé en grande partie à ces destructions. Par leur chronologie, elles forment un sujet de recherche intéressant concernant l'art au moment du passage entre l'époque ptolémaïque et romaine. Si les dessins de Yousreya Hamed sont fort utiles pour les recherches iconographiques générales, ils ne peuvent évidemment pas servir à des études stylistiques plus poussées. Ce manque épigraphique et stylistique n'est qu'en partie pallié par les superbes photos de Alain Lecler. Toute recherche sur le temple de Dendera nécessitera de placer les photos à côté des dessins faits par ordinateur. La publication des parois extérieures du naos de Dendera est là encore exemplaire puisqu'elle met à disposition un relevé photographique de chaque scène. Néanmoins, la publication de photos sur papier rencontre inévitablement des limites, et, à une époque où le numérique est en pleine expansion, on ne peut qu'espérer que l'IFAO rendra au plus vite les photos tentyrites accessibles par son site internet.

Malgré ces quelques remarques, la publication des murs extérieurs du naos de Dendera constitue une contribution importante aux études ptolémaïques et nous attendrons avec impatience la suite.

Bruxelles, novembre 2008

René PREYS

\* \*  
\*

BACKES, B., I. MUNRO und S. STÖHR (Hrsg.) — Totenbuch-Forschungen. Gesammelte Beiträge des 2. Internationalen Totenbuch-Symposiums 2005. (Studien zum Altägyptischen Totenbuch 11). Verlag Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 2006. (24 cm, IX, 370). ISBN 978-3-447-05470-6. ISSN 1430-9726. € 68,-.

En 1994, les instituts égyptologiques des universités de Bonn et de Cologne sous la direction des professeurs Ursula Rössler-Köhler et Heinz-Josef Thissen ont lancé le prestigieux projet «Livre des Morts». Financé pendant dix ans (1994-2003) par la Deutsche Forschungsgemeinschaft, le projet jouit actuellement de l'aide précieuse de l'Académie des Sciences de la Rhénanie-de-Nord-Westphalie. La tâche prioritaire se focalise sur l'édition de manuscrits représentatifs de plusieurs époques et sur l'étude générale du *Livre des Morts* (*LdM*). Les résultats des recherches sont publiés dans deux collections: *Handschriften des Altägyptischen Totenbuches* (HAT; 9 volumes parus) et *Studien zum Altägyptischen Totenbuch* (SAT; 12 volumes parus). Le présent ouvrage, volume 11 de la dernière collection, rassemble 27 contributions présentées au 2e Symposium international du «Livre des Morts». Ce colloque qui s'est déroulé du 25 au 29 septembre 2005 à Bonn réunissait 38 scientifiques de différentes disciplines: lexicographes, paléographes, prosopographes, historiens des religions, iconographes et muséologues.

Pour mieux apprécier les réalisations du projet au moment de la publication de ce recueil en 2006, il faut en premier lieu consulter la contribution de Holger Kochelmann (*From One to Ten: The Book of the Dead Project after its First Decade*, pp. 161-165). Après dix années de recherches dans les collections de musées du monde entier et plusieurs collections privées, les archives comptent 3500 numéros d'inventaire, dont 748 papyrus du Nouvel Empire et de la Troisième Période Intermédiaire, 833 papyrus de la Basse Époque et de la Période Ptolémaïque et 1386 bandelettes de momie. Plus récemment, le corpus a été complété par les Livres des Morts notés sur des sarcophages, des objets funéraires, des stèles, des parois tombales et des reliefs de temples. Le but final est de lancer une photothèque de tous les Livres des Morts inventoriés sur un site d'internet. Le vocabulaire de tous les chapitres a également été incorporé dans le *Wörterbuch Project* de Berlin par Burkhard Backes, un des cinq collaborateurs permanents du projet de Bonn.

Le recueil commence par l'étude de N. Billings (*Re-assessing the Past. Context and Tradition of the Book of the Dead, Chapter 181*, pp. 1-10) sur le chapitre 181 situé généralement au début du *LdM* et suivi des chapitres 182 et 79. En analysant l'origine de cette succession de chapitres dans les *Textes des Pyramides*, l'auteur souligne l'importance de l'emploi et de l'évolution des idées empruntées aux recueils funéraires antérieurs au *LdM*. Il conclut ainsi que ces chapitres traitent du début de la transformation de la mort à la vie et de l'union des dieux Osiris et Rê.

J. Borghouts (*Book of the Dead Chapter 39: Some Preliminary Remarks*, pp. 11-22) soulève quelques remarques sur l'édition du chapitre 39 qu'il préparait au moment du Symposium et qui est actuellement publiée dans les *Studien zum Altägyptischen Totenbuch*, volume 10. Le chapitre 39 est entièrement consacré à Âpopis, le serpent incarnant les forces du chaos et connu depuis le Moyen Empire, mais plus spécifiquement au Nouvel Empire dans *Le Livre de l'Amdouat* et *Le Livre des Portes*. L'auteur exploite également les

sources de l'Époque Ptolémaïque comme le *Livre d'Âpopis*, les formules magiques et les textes rituels provenant des temples. Avant de terminer par une traduction intégrale de cette «incantation magique», il donne une répartition du texte et un commentaire restreint de quelques passages obscurs.

L'article de T. DuQuesne (*The Osiris-Re Conjunction with Particular Reference to the Book of the Dead*, pp. 23-33) avance quelques réflexions sur l'association particulière d'Osiris-Rê. Se basant sur les *Textes des Pyramides* où les deux dieux ont déjà en partie un caractère commun, l'auteur commente les passages des *Textes des Sarcophages* qui accentuent les fonctions complémentaires, mais aussi opposées du «Maître du Ciel» et du «Roi des Morts». Le discours se concentre ensuite sur le chapitre 17 du *LdM* avec la vignette des deux oiseaux-*ba* portant le disque solaire et la couronne blanche.

R. Fuchs (*Die Totenbuch-Fragmente der von Portheim-Stiftung Heidelberg. Restaurierung, naturwissenschaftliche Analysen und kulturhistorische Bewertung der Maltechnik*, pp. 35-49) décrit le long processus de la restauration des fragments de la von Portheim-Stiftung de Heidelberg. L'étude des deux Livres des Morts, datés du règne d'Amasis (env. 534 av. J.-C.), s'est déroulée à l'Institut für Restaurierungs- und Konservierungswissenschaften de la Fachhochschule à Cologne sous la direction d'Irmtraut Munro, membre principal du projet «Livre des Morts». L'utilisation de la réflectographie aux infrarouges a permis de rendre lisibles la plupart des fragments qui étaient dans un état très précaire. La VIS-spectrométrie et la diffractométrie à rayons X formaient la base pour l'analyse des couleurs employées dans les vignettes. Ces dernières recherches ont démontré que les Égyptiens utilisaient le réalgar et le gypse comme matière de peinture.

La contribution d'A. Gasse (*Une nouvelle collection papyrologique aux presses universitaires de Montpellier*, pp. 51-73) comprend la description de 7 papyrus du Museo Gregoriano Egizio du Vatican et d'un Livre des Morts sur bandelettes d'une collection privée, qui seront tous publiés dans les *Papyrologica Orientalia Monspeliensia (POM)*. Les documents du Vatican sont des Livres des Morts miniatures, écrits en hiéroglyphes, avec une seule vignette (une étiquette) au début du papyrus, et datent de la Troisième Période Intermédiaire. Suivant la classification d'A. Niwinski des papyrus thébains du XI<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'auteur distingue trois groupes: les Livres des Morts «solaires», des Livres des Morts «osiriens» et les papyrus contenant les chapitres 23-26. Le Livre des Morts sur bandelettes regroupe 6 fragments au nom d'un certain Djedhor fils de Tadiouir et date de la Période Ptolémaïque.

J. Gee (*The Use of the Daily Temple Liturgy in the Book of the Dead*, pp. 73-86) rassemble tous les chapitres du *LdM* qui n'ont pas spécifiquement une origine funéraire, mais qui se rapportent plutôt à un contexte de rituels de temple. Il examine particulièrement le chapitre 137B, dont le texte se rapporte au rituel journalier transmis dans les liturgies d'Amon et dont les vignettes se rattachent aux scènes de ce rituel représentées dans le temple de Séthi Ier à Abydos. En conclusion, J. Gee met en question la distinction établie entre les textes funéraires, les textes magiques et les rituels de temple.

L'article suivant présente une description détaillée de S.-E. Geiseler (*Textile Trägermaterialien in der Papyrusrestaurierung, Identifizierung und Abnahme am Beispiel des Papyrus AS 818*, pp. 87-99) sur l'état de conservation de 75 fragments de papyrus du Staatliche Museum für Ägyptische

Kunst à Munich. L'auteur se focalise particulièrement sur les matériaux qui ont été employés au cours des restaurations effectuées dans le passé.

En analysant les données internes et externes de 6 documents (un sarcophage, un masque de sarcophage, trois tissus de lin et un papyrus) datant de la fin de la XVII<sup>e</sup> dynastie et du début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, L. Gestermann (*Aufgelesen: Die Anfänge des altägyptischen Totenbuches*, pp. 101-113) remarque que la distinction entre quelques passages des *Textes des Sarcophages* et quelques passages du *LdM* est souvent arbitraire. L'origine du *LdM* suit une longue évolution qui commence déjà par les textes funéraires de la fin du Moyen Empire.

M. Heerma van Voss (*Zur Vignette des Opfergefildes, Totenbuch 110*, pp. 115-120) avance une nouvelle interprétation remarquable de la grande vignette du chapitre 110, divisée en registres horizontaux. Se basant sur les différentes parties du texte, il propose de «lire» la vignette de bas en haut et pas de haut en bas comme la plupart des égyptologues. Le mort arrive avec le soleil dans la partie inférieure de la vignette, il traverse ensuite les champs et termine sa journée en compagnie de ses parents, tout en haut. La thèse s'appuie sur des papyrus de la XVIII<sup>e</sup> à la XXI<sup>e</sup> dynastie.

L'article d'O. Illés (*Single Spell Book of the Dead Papyri as Amulets*, pp. 121-133) traite d'un papyrus provenant de la Tombe thébaine 32 et contenant le chapitre 1. Le document se rattache au type de Livres des Morts qui ne comprend qu'un seul chapitre et qui servait probablement d'amulette. O. Illés suppose que le prêtre de récitation a déposé le rouleau de papyrus, après les funérailles, à l'entrée de la tombe où il a été retrouvé en 2002 par les archéologues. Le manuscrit date vraisemblablement de l'Époque Ptolémaïque.

En 2003, pendant les fouilles d'une nécropole tardive (XXVI<sup>e</sup>-XXVII<sup>e</sup> dynastie) à Abousir, les fouilleurs tchèques ont trouvé des tablettes en bois comportant plusieurs textes du *LdM* en écriture hiéroglyphique (J. Janák et R. Landgráfová, *Wooden Fragments with Some Chapters of the Book of the Dead Belonging to Neferibreseneb Nakau*, pp. 135-144). Deux types de documents se distinguent: les tablettes contenant des textes écrits sur les deux faces et les tablettes pourvues d'une couche de stuc et contenant des textes écrits sur une seule face.

K. Janis (*Die Konservierung und Restaurierung von Papyrus*, pp. 145-160) retrace l'histoire de la conservation et la restauration des papyrus égyptiens du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. La publication de M. Fackelmann (*Restaurierung von Papyrus und anderen Schriftträger aus Ägypten*, Zuphen 1985) occupe une place primordiale et reste encore toujours le livre de référence. Néanmoins, les méthodes ont évolué et les sciences naturelles ont amélioré considérablement les techniques de conservation et de restauration. L'auteur donne comme exemple l'édition du papyrus de Montouemhat de l'université de Bonn, qui a été publiée par Imtraut Munro en 2003 (SAT 7).

La collection des papyrus du Musée de Berlin constitue la base de l'étude de M. Krutzsch (*Falttechniken an Handschriften aus dem alten Ägypten*, pp. 167-195) sur les méthodes de plissage des manuscrits égyptiens. Deux types se particularisent: un plissage en forme de tige et un plissage en forme de paquet.

Le papyrus Louvre N. 3125, daté de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., est un exemple typique d'un Livre des Morts très tardif. B. Lejeune (*A Study of pLouvre N. 3125*

and the End of the Book of the Dead Tradition, pp. 197-202) en prépare la publication. Le manuscrit contient des textes abrégés de plusieurs chapitres du *LdM* et des formules parallèles aux *Livres des Respirations*.

Dans son article sur les démons du *LdM*, R. Lucarelli (*Demons in the Book of the Dead*, pp. 203-212) avance une définition de ces êtres mystérieux. Elle dissocie deux catégories: les démons qui se présentent comme des individus et les démons qui agissent en groupe portant un nom collectif. En parcourant le *LdM*, l'auteur retrace l'histoire de quelques démons mentionnés également dans d'autres recueils funéraires.

B. Lüscher (*Zu einer synoptischen Neu-Edition des Totenbuches des Neuen Reiches*, pp. 213-219) fait part de la préparation d'une nouvelle édition synoptique du *LdM* du Nouvel Empire. La publication d'E. Naville date de 1886 et mérite une mise à jour. Le projet a débuté en 2002 et se déroule en collaboration avec G. Lapp. Le but est de publier une édition de textes parallèles faisant appel au programme d'ordinateur Visual Glyph. Les sources ne se limitent pas aux papyrus: lincoils, sarcophages, parois tombales et objets funéraires font partie de l'édition.

Les illustrations du *LdM* méritent une attention particulière. La contribution de H. Milde (*Vignetten-Forschung*, pp. 221-231) le démontrent amplement et met en lumière les rapports peu apparents entre les vignettes et les textes dans les documents du Nouvel Empire. Décalage spatial, combinaison incorrecte, rapport vague, abrégement ou extension manifeste et contamination se retrouvent dans chaque manuscrit et sont illustrés par divers exemples.

Une des priorités du projet «Livre des Morts» est la création d'archives. En rassemblant les données sur les manuscrits conservés dans les collections de musées et les collections privées, plusieurs *membra dispersa* peuvent être raccordés (66 des 170 données datant de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, 70 des 189 de la XIX<sup>e</sup> dynastie, 23 des 370 de la Troisième Période Intermédiaire et 156 des 800 de l'Époque Tardive et la Période Ptolémaïque). I. Munro (*From Nine to One: Scattered Manuscripts Rejoined*, pp. 233-244) donne quelques exemples remarquables comme les trois papyrus appartenant à la célèbre famille thébaine de Besenmout, de la XXVI<sup>e</sup> dynastie, et conservés à neuf différentes localités.

Les cercueils de la XXI<sup>e</sup> dynastie sont décorés de textes et de vignettes de plusieurs livres funéraires. Se limitant au *LdM*, A. Niwinski (*The Book of the Dead on the coffins of the 21st Dynasty*, pp. 245-271) enregistre cinq catégories de cercueils qui correspondent à cinq périodes bien distinctes. Il constate que les emprunts au *LdM* sont plutôt limités et se réduisent encore plus à partir de l'apparition des «Livres de l'Au-delà». Il accentue également l'importance des rituels funéraires qui ont leur origine dans les *Textes des Pyramides* et les *Textes des Sarcophages*.

Depuis 1992, la Fachhochschule de Cologne a développé une technique pour faciliter la lecture de papyrus fort endommagés ou presque illisibles. D. Oltrogge (*Zerfallen - nicht lesbar - nicht sichtbar. Die Bandpassfilter-Reflektographie als Hilfsmittel der Handschriftenkunde*, pp. 273-282) énumère les avantages, mais aussi les limites de la réflectographie. Cette technique a été appliquée pour l'étude du papyrus de Montouemhat éditée par Imtraut Munro en 2003 (SAT 7).

M. Perraud (*Untersuchungen zu Totenbuch Spruch 166: Vorbemerkungen*, pp. 283-296), qui prépare une monographie sur le chapitre 166 (Éd. Naville), présente le résultat des

ses recherches préliminaires. Huit papyrus, deux sarcophages, un appuie-tête et un tombeau transmettent la première version du texte et datent de la XVIIIe à la XXIIe dynastie. La deuxième version est conservée sur quatre appuie-têtes qui servaient d'amulettes, tous datés de la XXVIe dynastie.

En 1994, la mission archéologique de l'université de Rome "La Sapienza" a entrepris des fouilles dans la tombe thébaine de Montouemhat (TT 34). G. Rosati, membre de la mission, s'est occupée des fragments de textes écrits sur les colonnes de la seconde cour (*Glimpses of the Book of the Dead in the Second Court of the Tomb of Montouemhat TT 34*, pp. 298-324). L'article se termine par une transcription des fragments qui font tous partie de plusieurs chapitres du *LdM*.

M. Smith (*Osiris NN or Osiris of NN?*, pp. 325-337) reprend la problématique de la formule Wsir NN et Wsir n NN, qui l'a commentée dans son édition du papyrus BM 10507 de 1987. La formule Wsir n NN attestée depuis la XXIe dynastie et connue par 200 exemples a été interprétée par plusieurs égyptologues, mais sans résultat satisfaisant. L'auteur propose de traduire les deux formules par «l'Osiris de NN». Il développe ensuite l'idée que «l'Osiris de NN» devient un membre de l'entourage du dieu Osiris, spécifiquement au cours des rituels de momification.

La contribution de M. Tarasenko (*Mythological Allusions Connected with Cosmogony in the Chapter 17 of the Book of the Dead*, pp. 339-355) renferme une analyse approfondie du chapitre 17 1,3-4 du *LdM*, un texte cosmogonique fondamental.

J. Taylor (*The Sign ḥ (Gardiner V 28) as Dating Criterion for Funerary Texts of the Third Intermediate Period*, pp. 357-364) compare les formes du signe ḥ dans les documents appartenant aux familles thébaines de la XXVe-XXVIe dynastie (Besenmout, Hor et Montouemhat) et constate que les différentes graphies permettent de préciser la datation de plusieurs manuscrits.

A. Wüthrich (*Untersuchungen zu den Zusatzkapiteln 162 bis 167 des Totenbuchs: erste Bemerkungen*, pp. 365-370) fait part des résultats de sa dissertation sur les chapitres 162-167.

Les 27 articles de ce recueil démontrent que les recherches du *LdM* sont très complexes et que l'exégèse de tous les chapitres reste une tâche primordiale. Grâce au projet de Bonn et à une collaboration internationale exemplaire, le livre funéraire le plus populaire des anciens Égyptiens a reçu sa place véritable dans les études égyptologiques.

Wilrijk (Belgique), septembre 2008 Albert DE CALUWE

\* \*  
\*

BORGHOUTS, J.F. — *Book of the Dead* [39]. From Shouting to Structure, (Studien zum altägyptischen Totenbuch 10). Verlag Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 2007. (29,5 cm, 110). ISBN 978-3-447-05228-3. ISSN 1430-9726. € 40,-.

Dans ce petit livre (110 p.), dense et riche de contenu, J.F. Borghouts présente une analyse à la fois novatrice et stimulante de la formule 39 du *Livre des morts*; l'ouvrage propose une traduction et un commentaire (p. 12-61), suivis du glossaire des termes commentés (p. 63-68), d'une bibliographie (p. 69-79) et du texte hiéroglyphique lui-même (p. 81-110).

Le glossaire, il faut le préciser d'emblée, ne renvoie qu'à aux divisions du texte telles que les a définies l'auteur. Il est, comme le reste de l'ouvrage, d'une concision extrême; par facilité, sans doute, on aurait souhaité un index un peu plus détaillé, afin de retrouver rapidement des termes tels que *B3ḥw*, «a celestial liminal region», mentionné p. 28, *Nḥ3-ḥr*, p. 49, *ṯs* «vertebra», cité p. 28-29, ainsi que d'autres mots essentiels pour la compréhension de ce texte.

L'intérêt de l'auteur pour ce chapitre du *Livre des morts* n'est pas récent et s'inscrit dans le cadre d'une étude générale qu'il prépare sur Âpopis (voir J.F. Borghouts, «Book of the Dead Chapter 39: Some Preliminary Remarks», in B. Backes, I. Munro, S. Stöhr, *Totenbuch-Forschungen; Gesammelte Beiträge des 2. Internationalen Totenbuch-Symposiums 2005*, SAT 11, Wiesbaden, 2006, p. 11-22).

Grâce aux travaux du Totenbuch-Projekt de Bonn, le nombre de versions connues de ce passage du *Livre des morts* a nettement augmenté ces dernières années. Dans l'ensemble de la tradition, l'auteur a sélectionné six manuscrits (p. 11) — deux de la 18e dynastie, un de l'époque ramesside, un de la Troisième Période intermédiaire, un de l'époque saïte et un de la période saïto-perse — et estime que ce choix reflète bien les vicissitudes du texte. Il a en outre consulté huit autres témoins de la 18e dynastie et un de l'époque ramesside. Il a choisi, «for the sake of clarity», de citer les papyrus en donnant en abrégé d'abord le nom de la ville où est conservé le document puis le nom du propriétaire, par exemple Cai./Iahm. pour Le Caire / Iahmes; un tableau, p. 11, donne la liste des seize manuscrits principalement utilisés avec leur abréviation et la référence à leur publication (celle qu'a sélectionnée l'auteur) le cas échéant. Ce système d'abréviation est également appliqué à d'autres sources qu'il n'est pas toujours facile de retrouver, tels les quatre exemples suivants:

Lei./Ra = P. Leyde T 5, du début de la 19e dynastie (É. Naville, *Das Aegyptische Totenbuch des XVIII. bis XX. Dynastie aus verschiedenen Urkunden zusammengestellt und herausgegeben*, Berlin, 1886, vol. II, p. 107-110, col. Lb).  
Par./Med. (p.16, note 77) = Erreur pour Par./Mes.?  
Saqq./Bak = La tombe de Bakenrenef à Saqqara (cf. p. 10, note 6).  
Tur./Iufankh = Le célèbre papyrus de Turin 1791 (R. Lepsius, *Das Totenbuch der Ägypter nach dem hieroglyphischen Papyrus in Turin*, Leipzig, 1842).

L'auteur utilise par ailleurs, dans les notes à la traduction, nombre d'autres documents, essentiellement datés du Nouvel Empire (ex. p. 13, note 50: «Certain post-Ramesside variantes have, etc.»), et a choisi de laisser de côté la plupart des variantes tardives (p. 10) qui n'éclaircissent pas son propos et parce que «the early (i.e. Dynasty 18) sources are textually the most reliable». Il s'agit donc d'une étude centrée essentiellement sur les témoins du Nouvel Empire et, plus particulièrement, sur ceux de la 18e dynastie.

Mettant en parallèle les six papyrus sélectionnés, l'auteur a divisé le chapitre 39 en 81 paragraphes qui se regroupent en 14 sections de longueurs inégales. Les textes sont présentés en colonnes, suivant la disposition d'origine de la plupart des *Livres des morts* du Nouvel Empire.

La traduction (p. 12-18) est très abondamment commentée par des notes de bas de page qui signalent les variantes significatives relevées dans l'ensemble du corpus sélectionné par l'auteur. Par endroits, cette traduction diffère sensiblement de celles qui l'ont précédée, ainsi qu'il le signale (p. 10).

La compréhension de ce chapitre se heurte à plusieurs difficultés. D'abord le titre indique qu'il s'agit de repousser Rerek (*Rkrk* dans certains manuscrits ramessides, ou *Rfrf* dans les témoins récents: p. 12, note 27; on peut y ajouter *Rkk*, cf. Chr. Leitz, *Lexikon Götter*, IV, 701 sq.) alors que, dans le reste du texte, il est question de combattre les attaques lancées contre la barque de Rê par '3pp, Âapep ou Âopis selon la forme grécisée adoptée par l'auteur (cf. A.H. Gardner, *Hieratic Papyri in the British Museum, IIIrd Series, Chester Beatty Gift*, Londres, 1935, I, p. 30, note 4).

Deuxième difficulté: la nature même du texte qui n'est, en quelque sorte, qu'une suite d'invectives le plus souvent menaçantes (la plupart étant adressées à Âopis) et dont tout élément de récit est exclu. Comment organiser ces vociférations et y retrouver un déroulement chronologique de faits précis, telle est l'entreprise de J.F. Borghouts, d'où le sous-titre de son ouvrage «*From Shouting to Structure*». D'emblée, l'auteur prend le contre-pied de l'interprétation d'É. Drioton («*La dérouté d'Apophis*», *Le Théâtre égyptien*, Le Caire, 1942, p. 68-77 = *Pages d'Égyptologie, Le théâtre égyptien*, Le Caire, 1957, p. 285-294), suivie par T.H. Rundle Clark (*Myth and Symbol in Ancient Egypt*, Londres, 1959, p. 209-212) et notamment par P. Bargaet (*Le Livre des morts des Anciens Égyptiens*, Paris, 1967, p. 81-82) qui voyaient dans ce chapitre un texte théâtral. Quelque susceptible de débat que soit cette démarche, on constate que les différentes traductions butent souvent sur les mêmes passages, mettant en valeur, chacune à sa façon, les points obscurs du texte.

Puisque tout, en effet, n'est que discours, il faut d'emblée identifier les locuteurs, puis les lieux et les moments correspondant aux faits qui sont évoqués. Pour ce faire, J.F. Borghouts a exploité le maximum de sources possibles. Les *Textes des sarcophages* sont largement mis à contribution, de même que les traités cosmologiques tels le *Livre des portes* et l'*Amdouat* surtout, ainsi que le *Livre des cavernes* et le *Livre du jour*; Âopis n'apparaît pas dans le *Livre de la nuit* (p. 25). Comme il se doit, le papyrus Bremner-Rhind, bien qu'étant plus tardif, est largement utilisé.

Mais le recours aux textes apparentés ne permet pas de résoudre toutes les difficultés et l'auteur s'appuie en outre sur un examen grammatical serré, ce qui lui permet de signaler la présence de tournures peu usitées, ainsi, p. 15, note 67, une construction rare avec un participe passif suivi d'un sujet.

P. 43-44, il fait le point sur les emplois du verbe *i* «dire» au Moyen et au Nouvel Empires.

P. 53, note 440, il souligne à juste titre la présence des «*resultative statives*» souvent ignorés des théoriciens de l'Égyptien classique.

Fort de l'analyse de toutes ces données, J.F. Borghouts propose un «scénario» cohérent du chapitre 39 du *Livre des morts* et découpe le texte en trois parties.

- La première (§1-23) évoque l'attaque, à l'aube, de la barque de Rê par Âopis, à l'est.
- Dans la deuxième (§24-49), le défunt récapitule ce qui s'est passé précédemment et, notamment, la défaite d'Âopis.
- Le troisième et dernier volet (§50-81) montre des dieux — Atoum, Geb, Hathor et Nout — venant à la rescousse et incitant l'équipage de Rê à combattre vaillamment; Âopis a donc attaqué de nouveau, de nuit d'après les divers parallèles, et sans doute encore à l'est. Le défunt, sous l'identité de Seth, le repousse. Rê est victorieux, mais on ne dit pas qu'Âopis est éliminé.

Le texte, selon l'hypothèse proposée par J.F. Borghouts, ne suit pas une trame chronologique, mais rassemble une série d'allusions à des événements précis qui ne se comprennent qu'à la lumière des autres sources rassemblées par l'auteur: les blessures de Rê (*nsp.w*, §19), la tempête déchaînée par Nout ou la question du père d'Âopis (p. 31), ainsi que quelques points qui restent obscurs (par exemple, p. 45, la question du conseil *d3d3.t*).

Sauf dans la dernière partie (§50-81), les locuteurs ne sont pas explicitement nommés. J.F. Borghouts a donc, par déduction, distribué les répliques entre les principaux protagonistes — pour reprendre des termes empruntés au vocabulaire du théâtre! —, notamment Rê, le défunt et Âopis. Le défunt (*N* dans la traduction) est souvent désigné dans le commentaire comme le *speaker* ou comme *Ego*. Le personnage principal est évidemment Âopis et l'auteur lui consacre une large part du commentaire (particulièrement p. 44-47). Classé selon les uns parmi les divinités et parmi les génies selon les autres, ainsi que le définit J.F. Borghouts «*Apophis is not a divinity in the usual sense*» (p. 46); c'est surtout par la négative qu'il se définit, comme une des formes incarnant les forces du chaos opposées à Rê. Le *Traité d'ophiologie* (S. Sauneron, *Un traité égyptien d'ophiologie, papyrus du Brooklyn Museum N° 47.218.48 et.85*, Le Caire, IFAO, Bibliothèque générale t. XI, 1989, §15, p. 9) décrit ainsi son serpent, qu'on ne peut identifier avec certitude.

«**[Quant] au grand serpent d'Âopis**, il est rouge en totalité; son ventre est blanc; il y a quatre crocs dans sa bouche. S'il mord quelqu'un celui-ci meurt aussitôt.»

«*Son serpent*», dans le papyrus de Brooklyn, désigne-t-il Âopis lui-même ou un serpent particulièrement dangereux? Il est difficile de trancher.

Qu'il soit un grand serpent rouge, ainsi que le décrit le papyrus de Brooklyn, n'apparaît pas dans le texte du chapitre 39 du *Livre des morts*, mais la plupart des vignettes montrent un homme transperçant de sa lance un serpent gigantesque. Dans certains papyrus (par exemple le papyrus de Ptahmes, daté de la 19<sup>e</sup> dynastie, Louvre SN 2, cf. J.-L. de Cenival, *Le Livre pour sortir le jour, Le Livre des Morts des anciens Égyptiens*, Le Bouscat, 1992, p. 60) l'animal est en effet figuré de façon presque réaliste, avec des écailles rouges. Dans d'autres (ainsi le papyrus de Hor, Denver Art Museum 1954.61, col. 25-32, cf. I. Munro, *Der Totenbuch-Papyrus des Hor aus der frühen Ptolemäerzeit*, HAT 9, Wiesbaden, 2006, col. 2), il apparaît comme un long serpent rouge à peine ondulé et dont la peau a été très peu détaillée par le dessinateur chargé de réaliser la vignette.

Quoi qu'il en soit, la présence d'Âopis dans certaines compositions mythologiques est sans doute ancienne car sa personnalité semble déjà bien définie dès sa première apparition, à la 8<sup>e</sup> dynastie, dans la tombe d'Ankhtifi à Mo'alla, ainsi que le signale J.F. Borghouts (p. 24-25). Appartenant à l'incrédé (cf. J.-P. Corteggiani, *L'Égypte ancienne et ses dieux*, Paris, 2007, p. 48), Âopis ne peut être détruit, il n'est donc pas question de le tuer (*sm3*), mais de le ligoter, de le repousser, le taillader, le trancher, etc. (p. 27). Ce n'est qu'aux époques ptolémaïque et romaine qu'est évoquée sa création (dans le célèbre texte d'Esna III [206], 10-11) et qu'apparaissent des rituels destinés à le tuer (p. 27, note 166). Le texte du chapitre 39 du *Livre des morts* (§4-5) révèle peu de choses sur Âopis; en revanche, il fait allusion à son père que J.F. Borghouts propose d'identifier, non sans hésitation, avec Aker (p. 31). De plus, la fin du texte (§34) précise qu'Âopis

ne pourra plus engendrer. Ces détails, particulièrement intéressants concernant un personnage encore officiellement incréé à l'époque de la rédaction du chapitre 39, est très révélateur de la complexité de la personnalité d'Âpopis.

L'ensemble du commentaire est d'une très grande richesse que ne laissent deviner, de prime abord, ni le style extrêmement sobre de l'auteur ni le petit volume de l'ouvrage et dont le présent compte rendu ne donne qu'une faible idée. Peu d'études avaient été jusqu'à présent consacrées au chapitre 39 du *Livre des morts*: outre celle d'É. Drioton mentionnée plus haut, il faut citer les pages que R. Lucarelli (*The Book of the Dead of Gatseshen, Ancient Egyptian Funerary Religion in the 10th Century BC*, Egyptologische Uitgaven XXI, Leyde, 2006, p. 107-110) lui a réservées. Le livre de J.F. Borghouts est assurément d'un intérêt majeur dans le cadre des études consacrées au *Livre des morts*; de plus, par ce truchement, il nous annonce un travail non moins fondamental sur Âpopis dont on ne peut que souhaiter la parution prochaine.

CNRS Montpellier (UMR 5140)  
septembre 2008

Annie GASSE

\* \*  
\*

LAZARIDIS, N. — *Wisdom in Loose Form. The language of Egyptian and Greek proverbs in collections of the Hellenistic and Roman Periods.* (Mnemosyne, Supplements, Vol. 287). Brill Academic Publishers, Leiden, 2007. (24,5 cm, XVI, 317). ISBN 978-90-04-16058-3. ISSN 0169-8958. € 119,-.

Helléniste et démotisant, N. Lazaridis propose une étude comparative des sagesses grecques et démotiques. Cette confrontation repose sur le fait que ces textes sont constitués de la même façon: en *loose form*, de manière «décousue». Dans ces ouvrages les auteurs/compilateurs ont rassemblé les proverbes dans le plus parfait désordre. Avant d'entamer la revue de cet ouvrage, il nous faut préciser un point essentiel. Nos compétences ne nous permettent de juger que de la moitié de la documentation traitée par l'auteur: les sagesses démotiques. Ainsi, le volet grec du dossier a volontairement été laissé de côté.

Dans ce livre, qui constitue la version remaniée de sa thèse de doctorat, N. Lazaridis reprend, en les croisant, deux problématiques classiques de la parémiologie avant tout démotique: le comparatisme et l'étude de la structure des proverbes. L'auteur ne cherche pas de comparaison sémantique entre les maximes des deux corpus mais porte son attention sur la structure des proverbes. Cette approche le place dans les pas de M. Lichtheim qui avait consacré quelques pages à la composition des proverbes démotiques dans un chapitre de sa *Late Egyptian Wisdom Literature*. Pour Lichtheim, l'influence des sagesses grecques et proche-orientales sur les sagesses démotiques s'est traduite notamment par l'adoption du monostiche. Cette idée a été critiquée par J. Houser-Wegner dans un mémoire non publié (*Cultural and Literary Continuity in the Demotic Instructions*, Ph. D. Dissertation, UMI Microform 3007359, Ann Harbor, 2001) qui montre que le monostiche existait bien dans la littérature égyptienne pré démotique. Il n'est donc pas besoin d'invoquer des influences étrangères pour expliquer son existence. Dans son introduc-

tion, N. Lazaridis reprend cette partie des conclusions de J. Houser-Wegner mais lui reproche de ne pas avoir poussé assez loin l'analyse de la structure des proverbes démotiques: «The main difference between this analysis and previous scholarly works on ancient proverbs lies in the fact that the latter, in most cases, concentrated on the proverbs' themes and generic features, while this study will focus on their language and structure.» (p. 1-2). De plus, l'égyptianité des sagesses démotiques n'est pas le souci de N. Lazaridis. Pour lui, l'étude comparée de la structure des proverbes en grec et en démotique doit permettre de décroiser les études classiques et l'égyptologie («building a firm bridge between the highly self-centred fields of Classics and Egyptology. [...] I have treated both the bride and groom as equals and have tried never to take sides», Foreword).

L'apport principal de l'ouvrage de N. Lazaridis tient à la rigueur de son analyse morphologique des proverbes (chapitres IV et V). Celle-ci se structure autour du monostiche («monopartite proverb»); «Demotic and Greek monopartite proverbs, strictly speaking, consist of one independent clause.» p. 69) En démotique, il distingue huit catégories de monostiches, en grec, six. Ces catégories reposent sur le type grammatical des proverbes.

Désignation du type	Type grammatical
dmA	phrase à l'aoriste
dmB	phrase avec un temps second
dmC	phrase construite autour d'un sdm=f perfectif
dmD	phrase avec un adjectif-verbe
dmE	phrase avec prédicat adverbial
dmF	phrase contenant un vétéitif ou impératif
dmG	phrase nominale
dmH	phrase clivée

Dans le chap. V, l'auteur montre que les distiches, les tristiches et les strophes les plus longues sont élaborés par une combinaison de ces types de base. Il démonte ainsi avec finesse la mécanique des proverbes démotiques. Dans le détail, on peut critiquer la manière dont est élaboré le type dmA qui regroupe l'aoriste affirmatif et négatif. Ces deux formes sont en effet historiquement et sémantiquement très différentes. La première exprime ce qui doit nécessairement arriver (voir en néo-égyptien, F. Neveu, *La particule hr en néo-égyptien*, Cybèle, Paris, 2001, p. 219-228). Et, si la seconde indique bien l'impossibilité de l'accomplissement du procès, elle est souvent porteuse d'une nuance d'incapacité ou d'impossibilité précieuse pour comprendre certains stiches (F. Neveu, *La langue des Ramsès. Grammaire du néo-égyptien*, Khéops, Paris, 1998, p. 86-97).

Cette approche conduit l'auteur à adopter une lecture «monostichique» des sagesses que l'on peut nuancer. Pour N. Lazaridis, c'est la présence d'un pronom renvoyant au stiche précédent qui signale l'existence d'une strophe. Ce critère paraît cependant un peu étroit. En effet, on peut concevoir que le lien sémantique (qu'à la suite de Lichtheim, N. Lazaridis qualifie de «logico-semantic», p. 134; p. 157) entre deux stiches ne soit pas toujours aussi explicite. Le second stiche peut, par exemple, indiquer la cause ou la conséquence du premier.

- Le second stiche donne la cause du premier.

P. BM 10 508 9. x + 14 – x + 15

m-ir dd sk3=y t3 sh(.t) bn-pw=w ir iw (n) sk3 c'n n3-nfr sk3  
n3-c'n hr (n) p3 i .ir htp r-hry n sh(.t) r p3 i .ir wrš (n) p3 tmy

«Ne dis pas: “J’ai labouré le champ et l’on ne m’a pas payé.”  
Laboure encore! Il est bon de labourer!  
(Car) l’aspect de celui qui est demeuré au champ est plus beau que  
celui qui a passé (sa journée) au village.»

- Le second stiche dévoile la conséquence du premier.

P. Insinger 16. 14-15

hr hr h3ty (n) p3 ntr (r-)db3 di .t hcr3 .t (r) h3t (n) p3 nty gm s  
p3 nty mr di .t hcr3(.t) n ky iw=f (r) gm .t=s c'wy nb [n-]h3 .t=f

«Le cœur (du) dieu se réjouit du don de nourriture (plus que le)  
cœur (de) celui qui la trouve.  
(Ainsi) celui qui aime donner de la nourriture en trouvera partout  
devant lui.»

Ceci implique quelques réserves sur les statistiques concernant le nombre de monostiches et de distiches contenus dans les sagesses démotiques (p. 67-68). Ce type de donnée serait à réexaminer avec soin (notons au passage que J. Houser-Wegner ne donne pas le même nombre de monostiches à la page 146 de son travail pour la sagesse de Chasheshonqy). D’une manière générale, on aurait aimé que des données d’une telle importance soient étayés.

Le chapitre VI aborde la question du style et du contenu des proverbes. L’étude de la versification des proverbes démotiques aurait pu conduire à un développement plus conséquent. L’auteur ne s’est pas appuyé sur les travaux — essentiels — de B. Mathieu sur la métrique dans la littérature du Nouvel Empire (on trouvera les références dans B. Mathieu, *RdE* 48, 1997, p. 109-163, Pl. 10-15) ou de J. F. Quack pour la sagesse d’Ani (*Die Lehren des Ani*, §5. 4, p. 67-70). En démotique, on aurait aussi pu recourir aux études de G. Vittmann pour le P. Rylands IX (G. Vittmann, *Der demotische Papyrus Rylands IX*, *ÄAT* 38/2, Wiesbaden, 1998, p. 639-642) ou H. J. Thissen, pour le P. Wien KM 3877 (H.-J. Thissen, *Die Verkommene Harfenspieler. Eine ägyptische Invektive*, *Demotische Studien* 11, Sommerhausen, 1992, p. 78-79).

Le chapitre VII est consacré à la constitution des sagesses ce qui conduit N. Lazaridis à s’interroger notamment sur les auteurs des textes et l’usage qui en était fait. À la p. 243, revenant sur ce chapitre, il déplore que nous n’ayions pas d’exemple d’emploi des proverbes démotiques et grecs dans leur contexte oral. Mais, en démotique, certains dialogues contenus dans les contes recèlent des proverbes visant à renforcer le propos du locuteur. Ainsi, le petit chacal-singe du Mythe de l’Oeil du Soleil recourt aux proverbes pour convaincre la déesse de revenir en Égypte (P. *Leyde* I 384 5. 32-33; 6. 1-2; 8. 1-2; 8. 2-3). Dans le P. Rylands IX, lorsque Pétéisé se plaint à Samtoutefnakht (P. Rylands IX 11. 20-21 - 12. 1) ou demande à Amon de châtier les prêtres de Teudjoï (IX 24. 18), il ponctue son propos de citations proverbiales. Comme le fit l’impitoyable wr Hntw lorsqu’il voulut la mort du messager de Pétékhons (P. Wien 6165 9. 8). On devine la même tendance dans les œuvres littéraires plus anciennes. Dans le Conte du paysan éloquent, le Désespéré ou le débat final de la Sagesse d’Ani, on perçoit qu’au détour de certaines phrases se cachent des maximes servant à appuyer l’argumentation.

La comparaison des sagesses en grec et en démotique aboutit à la conclusion suivante (Chapitre VIII): «In short, the only differences observed between the two bodies of proverbial material are minor ones and concern mainly the combination of morphosyntactic constructions, the type of imagery, some vocabulary, and some minor themes. All these differences are based on the fact that the two groups of works compared made use of different resources, linked to different cultural referents» (p. 241). Ainsi les différences sont minimales mais peut-on pour autant affirmer que les points communs constatés — les sagesses sont bâties en *loose form* et seraient constituées pour l’essentiel de monostiches — prouvent qu’il y ait eu influence entre les deux corpus? N. Lazaridis ne se risque pas à conclure nettement sur ce point. Ainsi, l’analyse structurale des proverbes laisse le lecteur un peu sur sa faim. Ce résultat en demi teinte conduit nécessairement à s’interroger sur la problématique de l’ouvrage: repose-t-elle sur une réalité historique ou sur un artefact suscité par l’observateur?

Nous terminerons cette recension par deux remarques touchant à l’appareil critique. La bibliographie qui se trouve en fin de volume (p. 287-306) ne contient pas toutes les références citées dans le texte. Citons par exemple que Gluski 1971 (qui apparaît notamment aux notes des pages 116-117) est absent de la bibliographie (J. Gluski, *Proverbs*, New York, 1971). On aurait aussi apprécié un index des maximes citées plus pratique que la liste d’exemples qui constitue l’appendice C. Ainsi, est-il très difficile de retrouver un proverbe dans l’ouvrage.

*In fine*, on ne peut que regretter que le comparatisme n’aboutisse pas à un résultat plus stimulant. Mais le chercheur n’est pas responsable de ce qu’il met au jour. En revanche, il est comptable de sa méthode. Sur ce point, le travail de N. Lazaridis est novateur. Par son étude systématique de la structure des proverbes, il donne aux études parémiologiques égyptiennes une rigueur nouvelle. Souhaitons que son approche fasse école.

Paris, EPHE IVe section  
Décembre 2008

Damien AGUT-LABORDERE

\* \*  
\*

GRANDET, P. — Les pharaons du Nouvel Empire: une pensée stratégique (1550-1069 avant J.-C.). (L’art de la guerre). Editions du Rocher, Paris, 2008. (24 cm, 381). ISBN 978-2-268-06448-2. € 24.

Le projet de l’auteur s’exprime dans le sous-titre de son livre: il s’agit d’une histoire du Nouvel Empire dans laquelle sera mise en évidence la pensée stratégique qui sous-tend les événements, c’est-à-dire les intentions des protagonistes et les conditions économiques et sociales qui peuvent expliquer leur politique. Ce projet est longuement présenté dans l’introduction (p. 9-66): l’histoire du Nouvel Empire est dominée par les tensions causées par le commerce de l’étain; elle se divise en deux grandes périodes, l’une traite du conflit avec le Mitanni, de Touthmosis Ier à Amenhotep III (p. 69-141), où tous les aspects de cette période sont étudiés d’ensemble; l’autre partie traite du conflit avec le Hatti, de l’époque amarnienne au dernier des

Ramsès (p. 145-262). Un bilan de la période étudiée (p. 263-292) est suivi de quatre annexes donnant la traduction intégrale des récits de la bataille de Mègiddo, des campagnes d'Amenhotep II, de la bataille de Qadesh et du texte du traité de paix de Ramsès II et d'Hattousil III (p. 292-344). Viennent enfin une chronologie du Nouvel Empire (p. 345), une brève bibliographie, limitée aux abréviations des 27 livres les plus souvent cités (p. 347-351) et un index (p. 353-378).

Ce livre d'histoire est écrit dans une langue fluide, qui se lit agréablement. L'auteur relie habilement les faits entre eux et peut ainsi donner un sens à leur succession dans le temps; mais c'est un récit littéraire donnant peu de place à l'analyse des problèmes. L'auteur offre une image où tout est assuré; il tranche les questions les plus obscures sans autre justification, ou même donne ses interprétations des faits comme s'il n'y en avait pas d'autres; encore signale-t-il rarement que ces problèmes existent. L'imagination joue un rôle considérable dans la présentation des faits, puisque la documentation est peu abondante.<sup>1)</sup> Sa bibliographie est indigente; il utilise un petit nombre d'auteurs qui sont en somme ses sources les plus fréquentes: Helck, 1971, principalement; Redford, Freu, Bryce. L'auteur s'oppose à l'idée que les guerres menées par l'Égypte étaient des guerres de conquête ou de prestige ou encore de répression; l'auteur souligne que la durée des opérations militaires est relativement minime par rapport aux périodes de paix (p. 17-18), ce qui ne réduit pourtant pas l'importance de l'armée entre les conflits (p. 19-20). Le moteur essentiel de la politique était économique: il fallait assurer l'approvisionnement en étain qui, allié au cuivre, produisait le bronze, métal primordial à cette époque.<sup>2)</sup> Le paragraphe le plus intéressant de l'introduction concerne d'ailleurs «Le poids de la géographie» (p. 24-66); on y trouvera aussi les cartes.

Dans la première partie, sur le conflit avec le Mitanni, l'Euphrate joue, pour Grandet, un rôle essentiel;<sup>3)</sup> Touthmosis III aurait passé le fleuve pour poursuivre les Mitanniens en Mésopotamie; Grandet met en parallèle cette frontière nord où des stèles de Touthmosis Ier et de Touthmosis III auraient été gravées au bord de l'Euphrate et l'autre frontière, au sud, à Tombos dans l'actuel Soudan. L'Euphrate se serait appelé «le *pékherour* du Naharin»; le «Naharin», qui n'est que rarement mentionné dans le livre, est identifié au Mitanni, associé au Hanigalbat et à Hourri (Index, p. 366); l'inventaire de ces diverses mentions est très succinct: «passim». Toutefois, il n'est pas certain que «*pékherour*» désigne vraiment l'Euphrate. Le point de départ de cette identification repose sur une vieille définition dont on a pu montrer, il y a déjà longtemps, qu'elle était fautive. Dans l'inscription de Touthmosis Ier à Tombos, près de la 3<sup>e</sup> cataracte du Nil, inscription connue depuis Lepsius, il est écrit que «sa limite nord va jusqu'à une eau qui tourne de sorte qu'en descendant le courant on va vers le sud». Les premiers interprètes du texte pensaient que cette «limite nord» était la limite nord de

«l'empire égyptien» atteinte par Touthmosis Ier et que c'était l'Euphrate, ce fleuve coulant vers le sud, à l'inverse du Nil, qui, lui, coule vers le nord (cf. Breasted, 1906, *Ancient Records*, 2, 28, 3, et 31, ligne 13); cette idée a paru confirmée par la mention du «grand fleuve du Naharina» que Touthmosis III a traversé<sup>4)</sup> et où il a établi une inscription, comme il le raconte dans ses *Annales*, à côté de celle de son grand-père Touthmosis Ier qui avait donc atteint le même endroit (*Urk.* IV, 697, 5).

En fait, la stèle de Tombos traite de la campagne que Touthmosis Ier vient d'accomplir au Soudan; le passage complet est: «sa limite sud va jusqu'au sud de ce pays; (sa limite) nord jusqu'à cette eau qui tourne de sorte qu'en descendant le courant on va vers le sud». En observant une carte de la région, on voit en effet que le Nil coule toujours du sud au nord, passe ainsi la 5<sup>e</sup> cataracte, puis tourne soudain vers le sud-ouest après le site de Kourgous; il ne reprend son cours normal vers le nord qu'après Napata. Strabon décrivait cette curiosité géographique en disant que le Nil décrivait dans cette région la forme d'un N inversé.<sup>5)</sup> On ne peut donc identifier la frontière nord de l'empire de Touthmosis Ier à l'Euphrate en recourant à la stèle de Tombos puisque le texte de celle-ci ne concerne que la géographie locale.<sup>6)</sup> Grandet croit encore à l'ancienne interprétation et en tire une vision grandiose de l'action de Touthmosis Ier: Celui-ci «conduisit un raid fulgurant contre le Mitanni. Sans la moindre préparation perceptible, il mena ses troupes des rives du Nil à celles de l'Euphrate, près de Karkémish, à plus de 1000 kilomètres de ses bases, et y mit facilement en déroute une armée mitannienne venue à sa rencontre».<sup>7)</sup> La référence qu'il donne (*Urk.* IV, 697, 3-5; cf. n. 76,) ne concerne, en fait, que l'installation par Touthmosis III d'une stèle à côté de celle de Touthmosis Ier; le reste — spécialement l'armée mitannienne — est sorti de l'imagination de Grandet. L'idée de l'arrivée à l'Euphrate et du passage du fleuve par Touthmosis III ne repose que sur la mention du *Pékherour* du Naharina qu'a franchi ce roi, mais rien ne prouve que ce fleuve est l'Euphrate<sup>8)</sup>. A cause de l'importance donnée à l'Euphrate, tout ce chapitre I sur la politique asiatique de Touthmosis Ier est en majeure partie une œuvre d'imagination. Dans le bilan du livre, Grandet revient avec plus d'ampleur que jamais sur le raid de Touthmosis Ier en un long paragraphe qu'il conclut ainsi: «La géographie de ce raid, son caractère spectaculaire, son isolement historique ne permettent pas de l'interpréter comme une séquelle de la prise de contrôle de Canaan au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, mais comme une démonstration de force, visant à dissuader le Mitanni de prendre le contrôle de la Syrie, plaque tournante du commerce de l'étain, en lui signifiant que toute tentative de prendre pied militairement sur la rive gauche de l'Euphrate serait considérée comme un *casus belli* » (p. 266): le point de départ de ce commentaire vigoureux et explicite n'est donc que l'allusion, dans les

<sup>1)</sup> Parmi les pages les plus romancées, on notera la présentation de la période hyksos (p. 60-66).

<sup>2)</sup> On pensera à l'ouvrage déjà ancien d'Emile Mireaux, 1948, *Les poèmes homériques et l'histoire grecque*. 1. *Homère de Chios et les routes de l'étain*; Mireaux ajoutait cet élément économique aux causes de la guerre de Troie.

<sup>3)</sup> Grandet, dans l'index (p. 369), sous le terme «*Pékherour de Naharin*», ne cite que deux mentions de l'Euphrate; au fil de la lecture, j'en ai trouvé une quinzaine de plus.

<sup>4)</sup> Cf. par exemple, *Urk.* IV, 587, 13 (obélisque d'Istamboul); *Urk.* IV, 1232, 1-6 (stèle du Gebel Barkal).

<sup>5)</sup> Strabon, XVII, 2. La précision des topographes de Touthmosis Ier est remarquable car leur désignation du nord et du sud correspond aux latitudes et non, comme on aurait pu s'y attendre, à la descente du Nil, amont et aval.

<sup>6)</sup> Cf. Vandersleyen, 1998, Oublier l'Euphrate, *Acta Orientalia Belgica* 11, 17-25.

<sup>7)</sup> Cf. aussi, p. 76, où l'auteur répète son affirmation emphatique du rôle de Touthmosis Ier allant jusqu'à l'Euphrate.

<sup>8)</sup> Cf. Vandersleyen, 1994, L'Euphrate, Aram Naharaïm et la Bible, *Le Muséon* 107, 5-14.

*Annales* de Touthmosis III, à la présence d'une stèle de Touthmosis Ier en un endroit — le *pékherour* du Naharina — qui n'est pas déterminé avec certitude! «Emporté par son style», l'auteur oublie que c'est la rive droite de l'Euphrate dont le pharaon devait écarter le Mitanni<sup>9</sup>). Ce développement est un bon exemple de ce que Grandet appelle la «pensée stratégique»; à partir de données très minces, comme celle-là, il reconstitue la pensée des pharaons et lui donne un sens, mais nous ne pouvons savoir si ce sens a jamais effleuré leur esprit. Les conflits avec le Mitanni concerneraient «tous les territoires séparant l'Égypte de l'Euphrate» (p. 82); la source quasi unique de Grandet à ce sujet est le livre de Jacques Freu, 2003, *Histoire du Mitanni*.

En ce qui concerne la mer, la pensée de l'auteur a fort évolué depuis ses écrits antérieurs; il renonce tout à fait à expliquer «l'approvisionnement des ports» par Touthmosis III comme étant les ports de la côte syro-palestinienne; il les place à présent le long du Nil (p. 98). Aurait-il renoncé à penser que *ouadj our* désignerait la mer, ce qui était son opinion à l'époque où il commentait le Grand Papyrus Harris? Cette volte face aurait dû être expliquée.

La deuxième partie comporte, comme points forts, d'une part l'époque amarnienne et le courrier trouvé à Tell el-Amarna et en d'autres sites du Proche - Orient, d'autre part la bataille de Qadesh. Les événements sont bien connus. Les problèmes sont principalement la localisation des toponymes et l'affaire de la reine d'Égypte.

Une reine d'Égypte a demandé au roi Hittite Souphilouliouma un de ses fils pour l'épouser et en faire un pharaon. C'est un problème exceptionnel à propos duquel les points obscurs sont nombreux. Grandet tranche d'autorité ce nœud gordien: l'auteur de cette démarche ne peut être que la veuve de Toutankhamon (p. 167-172), laquelle se serait livrée à une manœuvre parfaitement malhonnête.<sup>10</sup>) Soit! bien que cette malhonnêteté ne soit pas démontrable. Mais faut-il oublier pour autant toute dignité pour traiter, non seulement la reine, mais aussi les travaux des collègues avec un vocabulaire et un ton indignes d'un savant?

En ce qui concerne l'identification des toponymes, la localisation toujours débattue de plusieurs d'entre eux est fixée d'autorité par l'auteur en considérant comme définitifs les résultats de Goren, Finkelstein et Na'aman, 2004, *Inscribed in clay. Provenance Study of the Amarna Tablets and Other Ancient Near Eastern Texts*, Tel Aviv, résultats dont la fragilité m'a été soulignée de divers côtés; un rien de prudence aurait au moins été bienvenu. Pour Grandet, Chypre serait évidemment Alashiya, ce dont il ne doute pas; Tinay serait la «Danaïe», c'est-à-dire le Péloponnèse. Les «Peuples de la mer» — expression dans laquelle la «mer» est une faute — sont, pour Grandet, «divers peuples de culture mycénienne», «originaires de l'Égée»: c'est probablement faux. L'identification complète du Mitanni, du Naharina, du Hanigalbat et de Hourri, opinion déjà répandue jadis, fait bon marché de la documentation égyptienne dans laquelle ces identifications ne vont pas de soi.

Le plus pénible dans la lecture de ce livre bien écrit, c'est le ton de l'auteur qui manifeste trop souvent une agressivité, ou plutôt un mépris profond, pour les conceptions de ses

prédécesseurs en des termes d'autant plus choquants que ses critiques pourraient se retourner plus d'une fois contre lui (p. 11-14, 21 et suivantes). Cette agressivité, doublée d'une suffisance non justifiée, n'épargne personne, notamment Edel qui a le tort d'être l'objet d'une «admiration universelle» (p. 201, n.350, rappelé p. 229, n. 412); Grandet stigmatise «le poncif qui fait de cette période de l'histoire égyptienne 'L'Empire des conquérants'» (p. 13); ou un «article fleuve» (p. 200, n. 349); une hypothèse «consternante» (p. 171, n. 303), une «bibliographie pléthorique» (p. 246, n. 443) ou un «acharnement bibliographique» (p. 168, n. 296).

En général, le récit donne l'impression irritante d'une trop grande assurance. Sans doute est-ce un ouvrage de vulgarisation, mais, précisément, le lecteur non averti aura quelques fausses certitudes puisque l'auteur ne signale jamais que la solution qu'il a choisie n'est pas nécessairement la seule ou qu'elle n'est pas sûre. «La pensée stratégique» — qui est l'objectif de l'auteur — s'est formée dans son cerveau à partir de textes qui n'en disent rien.

Bruxelles, décembre 2008

Claude VANDERSLEYEN

\* \*  
\*

VERNER, M., et al. — *The Pyramid Complex of Raneferef. The Archaeology.* (Abusir IX). Czech Institute of Egyptology, Charles University, Praha, 2006. (30 cm, XXIV, 521), ISBN 80-200-1357-1. ca. € 118,-.

Ce volume est l'aboutissement de près de trente années de travail de la mission tchèque à Abousir et il vient donc compléter les données publiées entre autres dans *Abusir III: The Pyramid Complex of Khentkaus* (Prague, 2001) ou *Abusir VI: Djedkares Family Cemetery* (Prague, 2002). Plusieurs auteurs ont apportés leur contribution à ce qui se présente comme le premier volume de publication du complexe funéraire du roi Raneferef, le second étant consacré aux archives trouvées dans le temple.<sup>1</sup>) L'ouvrage est divisé en deux grandes parties: la première est consacrée à l'archéologie (p. 3-184) et la seconde au matériel archéologique trouvé lors des fouilles (185-518), chacune comportant un grand nombre de figures.

Dans une courte introduction, M. Verner présente les travaux précédents sur ce complexe pyramidal ainsi qu'une notice sur le nom du roi. Les différentes graphies du nom royal posent en effet le problème de sa lecture (p. xx-xxiv). Renonçant au traditionnel Néferefré, Verner penche pour Raneferef, qui est donc utilisé au long de l'ouvrage.<sup>2</sup>) Cependant, les graphies sans le *f* final laissent supposer que ce dernier n'est que le complément phonétique facultatif de *nfr* et donc que la bonne lecture du nom est *R<sup>c</sup>-nfr*, Ranefef,<sup>3</sup>) qui était d'ailleurs le nom du prince avant son accession au

<sup>1</sup>) P. Posener-Krieger, M. Verner, H. Vymazalova, *The Pyramid Complex of Raneferef, The Papyrus Archives, Abusir X*, Czech Institute of Egyptology, Charles University, Prague, 2007.

<sup>2</sup>) Cf. aussi la discussion ancienne dans M. Verner, «Un roi de la Ve dynastie. Rénéferef ou Rénéfer?», *BIFAO* 85, 1985, p. 281-284.

<sup>3</sup>) A lire Neferré selon Y. Gourdon, *Recherches sur l'anthroponymie dans l'Égypte du III<sup>e</sup> millénaire avant J.C.: signification et portée sociale du nom égyptien avant le Moyen Empire*, thèse inédite de l'Université Lyon II, 2007, p. 364-366. Je remercie l'auteur pour ses commentaires sur ce point complexe.

<sup>9</sup>) Même erreur (p. 151) où Karkémish est situé sur la rive gauche de l'Euphrate; idem (p. 166).

<sup>10</sup>) «L'offre égyptienne dont la fausseté nous paraît aveuglante» (p. 168, n. 296).

trône.<sup>4)</sup> Verner se refuse cependant à trancher définitivement, notamment pour des raisons éditoriales.<sup>5)</sup>

La première partie présente ensuite la pyramide royale dans tous ses aspects architecturaux et archéologiques, le premier temple funéraire et son extension tardive, le bâtiment appelé «maison du couteau», les structures en briques crues et une analyse globale du complexe de Raneferef. La caractéristique principale de cette pyramide est bien sûr son état d'inachèvement alors même que les auteurs montrent bien qu'elle a servi à l'enterrement royal (p. 23-28), les architectes ayant pris le parti de transformer la construction en mastaba à deux gradins. À l'est, le temple funéraire, hâtivement construit à la fin du court règne du roi, était en briques crues, excepté pour le sanctuaire construit en calcaire. Ses fondations rappellent beaucoup celles des complexes de Néferirkarê et de la reine Khentkaous. Ce temple a fait ensuite l'objet d'une extension, prévue en calcaire, mais seulement partiellement réalisée, la dernière phase ayant lieu sous le règne du frère cadet de Raneferef, Niouserrê. Une des découvertes les plus intéressantes du secteur est celle de la maison du couteau, bâtiment sacrificiel construit au sud du temple funéraire (p. 88-99). C'est un des rares exemples connus de ce type de construction toujours situés en dehors des temples funéraires.

La chronologie de l'ensemble des constructions est ensuite résumée de façon bienvenue (p. 100-112). L'essentiel de l'activité a eu lieu sous les règnes de Raneferef et de son frère Niouserrê, le déclin du complexe ayant commencé dès la fin du règne de Niouserrê, pour s'étaler jusqu'au règne de Pépy I<sup>er</sup>. On trouve p. 100-103 une intéressante discussion sur la succession royale au milieu la V<sup>e</sup> dynastie, notamment à propos des nouveaux blocs trouvés aux alentours de la chaussée de Sahourê qui montrent que le prince héritier de Sahourê s'appelait *R<sup>c</sup>-nfr*.<sup>6)</sup> En accord avec les auteurs, on pensera que ce dernier n'est autre que le futur Raneferef, on sera plus circonspect quant à l'idée que le prince *Ntry-n-R<sup>c</sup>* serait un jumeau de Raneferef. Il est plus probable que ces deux princes étaient «aînés» de deux reines différentes.<sup>7)</sup>

Après une présentation de l'architecture de briques crues par J. Krejčí, M. Verner reprend l'ensemble des données sur le complexe royal, mettant en évidence ses particularités (absence de salle aux niches, grande salle hypostyle au sud, absence de pyramide satellite, comme chez Néferirkarê). Suivent quelques réflexions sur la forme pyramidale et sa signification à l'Ancien Empire.

Le catalogue du matériel archéologique débute par un chapitre consacré aux marques de carriers, présentées selon leur emplacement (corridor, chambre funéraire, blocs isolés). La plupart ne portent que l'expression *hwt R<sup>c</sup>-nfr-zf* «la maison/tombe de Raneferef». Les deux chapitres suivants sont dédiés à l'étude des sceaux et empreintes de sceaux, ainsi que des inscriptions des jarres. La présentation en est complétée par un index des noms royaux (p.268-270). La profondeur chronologique de ces attestations est remarquable puisqu'on

y trouve presque tous les noms royaux de Mykérinos jusqu'à Pépy I<sup>er</sup>, avec une dominante des règnes de Raneferef, propriétaire de la pyramide et de ses successeurs Niouserrê, Djedkarê et Ounas.

M. Bárta et P. Vlčková présentent ensuite la céramique et la vaisselle de pierre (p. 289-359), complété par une classification. Les types de poteries sont mis en rapport avec la spécialisation de certains secteurs du temple. La vaisselle de pierre, essentiellement en diorite et en calcite confirme, comparée à celles de Mykérinos et de Sahourê permet de mettre en évidence la mode croissante de la diorite au cours de la V<sup>e</sup> dynastie, alors que la calcite est en déclin.

Un important chapitre est évidemment consacré aux statues de Raneferef trouvées lors de la fouille de complexe. Ce lot statuaire dont la mise au jour a largement amélioré notre connaissance de la statuaire royale de l'Ancien Empire avait déjà été présenté en partie dans deux articles,<sup>8)</sup> mais c'est l'ensemble des statues et fragments qui sont ici soigneusement catalogués. On remarquera particulièrement la belle statue en basalte du roi debout portant la couronne blanche (p. 361-363) et la maintenant célèbre statue assise du pharaon dont la tête est protégée par un faucon, dans la tradition de la statue de Khéphren au Musée du Caire (p. 386-391, pl. X-XI). Les têtes ou buste conservés montrent aussi une remarquable unité de traitement du visage du roi, qui, sans être un portait réaliste, est bien individualisé. La fin du catalogue concerne les statues de prisonniers en bois, qu'on comparera avec profit à celle en pierre dégagées dans le temple de Pépy I<sup>er</sup> à Saqqâra-Sud dans les années 1970.<sup>9)</sup>

Le chapitre 8 de cette deuxième partie est consacré à l'étude des amulettes et perles, tandis que le chapitre 9 discute les nombreux fragments d'incrustation en faïence dont la découverte a permis de battre en brèche la théorie qui voyait à l'Ancien Empire un déclin de la production de faïence. La présentation, sous forme de catalogue, n'est cependant pas complètement détaillée puisque ce matériel fait l'objet d'un volume à part dans la série *Abusir*.<sup>10)</sup> Toutefois, R. Landgráfová parvient à la conclusion intéressante que ces fragments proviennent de naos en bois, les thèmes principaux du décor étant la titulature royale, les plantes héraldiques et les scènes extraites du rituel du couronnement royal. Les deux chapitres suivants sont réservés à l'étude des restes archéobotaniques et lithiques, domaines rarement exploités dans les publications égyptologiques et qu'on se réjouit donc de voir figurer ici.

Le douzième et dernier chapitre concerne l'analyse des restes humains découverts dans la pyramide. Deux individus ont pu être identifiés, dont le second est une inhumation médiévale dans l'antichambre. En revanche les fragments d'un homme au physique encore gracile trouvés dans la chambre funéraire semblent bien appartenir à la momie de Raneferef, donnant un âge au décès d'environ 20-23 ans. Comme le soulignent les auteurs, ce sont donc les plus anciens restes connus d'un souverain égyptien. De plus l'âge du pharaon à son décès implique aussi un règne très court,

<sup>4)</sup> Cf. le bloc illustré p. xxiii de l'ouvrage, fig. 5.

<sup>5)</sup> Mais Raneferef est utilisé p. 101-105.

<sup>6)</sup> Ils seront publiés en détail dans T. El-Awady, «The Royal Family of Sature: New Evidence», *ArOr*, sous presse.

<sup>7)</sup> Sur le problème des aînés multiples et de la valeur du titre de *s3 nswt smsw*, voir M. Baud, *Famille royale et pouvoir sous l'Ancien Empire égyptien*, II, *BdE* 126, Le Caire, 1999, p. 157-159, qui reste sceptique sur la possibilité d'attribuer plusieurs fils aînés à des épouses différentes ainsi que sur la réalité de l'aînesse chez les porteurs de titres.

<sup>8)</sup> M. Verner, «Les sculptures de Rêneferéf découvertes à Abousir», *BIFAO* 85, 1985, p. 267-280 et M. Verner, «Supplément aux sculptures de Rêneferéf découvertes à Abousir», *BIFAO* 86, 1986, p. 361-366.

<sup>9)</sup> J.P. Lauer et J. Leclant, «Découverte de statues de prisonniers au temple de la pyramide de Pépy I<sup>er</sup>», *RdE* 21, 1969, p. 55-62.

<sup>10)</sup> R. Landgráfová, *Faïence Inlays from the Funerary Temple of King Neferre, Raneferre's Substitute Decoration Programme*, *Abusir* XIV, Prague, 2006.

que Verner évalue à moins de deux ans en se fondant sur une date inscrite sur un bloc de la construction de la pyramide (p. 100-101), corrigeant ainsi les 20 ans fournis par Manéthon et se rapprochant de la seule année enregistrée par le Canon royal de Turin.<sup>11)</sup>

La qualité éditoriale comme l'exhaustivité dans la présentation du matériel archéologique font de ce livre un modèle de publication de fouille, que tout spécialiste de l'Ancien Empire, de l'administration ou des pratiques funéraires égyptiennes aura à cœur de posséder dans sa bibliothèque.

IFAO-MafS, Le Caire,  
novembre 2008

Frédéric PAYRAUDEAU

\* \*  
\*

BERNHAUER, E. — Hathorsäulen und Hathorpfeiler. Alt-ägyptische Architekturelemente vom Neuen Reich bis zur Spätzeit. (PHILIPPIKA Marburger altertumskundliche Abhandlungen 8). Verlag Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 2005. (24 cm, XVI, 134). ISBN 3-447-05214-7. ISSN 1613-5628. € 48,-.

Vorliegendes Werk von Edith BERNHAUER ist eine Zusammenfassung der Ergebnisse der mehrjährigen Forschungsarbeit,<sup>1)</sup> deren Anfang ihre Magisterarbeit 1994 in München ist, zu einem der interessantesten Säulenstile der altägyptischen Architektur: der Hathorsäule. Wie der Titel uns andeutet, beschränkt sich die Arbeit hauptsächlich auf dem Zeitraum vom Neuen Reich bis zum Ende der Dritten Zwischenzeit, »um die entscheidende Grundlage zu erarbeiten« (S. 1).<sup>2)</sup>

Die Struktur des vorliegenden Werkes besteht aus zwei Teilen. Der erste Teil unter der Überschrift »Konzeption und Entwicklung« beschäftigt sich mit den kunsthistorischen Fragen, wie z.B. der Typologie, Baugeschichte, Genese,

<sup>11)</sup> Cf. aussi ces mêmes données discutées par M. Verner «Dynasties 4 to 5», dans E. Hornung, R. Krauss, D. Warburton, *Ancient Egyptian Chronology*, HdO 83, Leyde, 2006, p. 138.

<sup>1)</sup> Für die bisher von ihr veröffentlichten Beiträge zu diesem Thema, vgl. E. BERNHAUER, »Hathor ‚an der Spitze von Theben‘ und ihre Tempelarchitektur«, in: *GM* 164, 1998, S. 15-20; E. BERNHAUER, »Entstehung und Entwicklung der Hathorstützen«, in: *GM* 176, 2000, S. 25-38; E. BERNHAUER, »Die Säulen der Göttin«, in: *Antike Welt* 31/5, 2000, S. 459-466; E. BERNHAUER, »Details zur Rekonstruktion der Hathorpfeiler vom Satet-Tempel auf der Insel Elephantine«, in: *MDAIK* 58, 2002, S. 85-88; E. BERNHAUER, *Die Hathorkapitelle*, in: CHR. TIETZE (HRSG.), *Rekonstruktion und Restaurierung in Tell Basta*, ARCUS 6, Potsdam 2003, S. 28-68; E. BERNHAUER, *Die Hathorkapitelle von Bubastis*, in: B. HARING/A. KLUG (HRSG.), *6. Ägyptologische Tempeltagung: Funktion und Gebrauch altägyptischer Tempelräume*. Leiden, 4.-7. September 2002, König, Staat und Gesellschaft Früher Hochkulturen 3.1, Wiesbaden 2007, S. 53-65.

<sup>2)</sup> Das Interesse der Verfasserin für die Hathorstützen und das Hathormotiv ist nicht auf diesen Zeitraum beschränkt. Für diejenigen, die sich für das Hathormotiv aus anderen Zeiträumen sowie Gebieten interessieren, stehen die folgenden Aufsätze von ihr zur Verfügung. E. BERNHAUER, *Hathorkapitelle in Zypern — eine eigenständige Variante?*, in: H. BEINLICH/J. HALLOF/H. HUSSY/CHR. VON PFEIL (HRSG.), *5. Ägyptologische Tempeltagung*. Würzburg, 23.-26. September 1999, AAT 33.3, 2002, S. 47-56; E. BERNHAUER, »Hathorstützen der Spätzeit«, in: *GM* 207, 2005, S. 7-21; E. BERNHAUER, »Eine Hathorkuh, eine Privatperson und ein Schlitten«, in: *SAK* 33, 2005, S. 47-56; E. BERNHAUER, *Die zyprischen Hathorkapitelle — ihre Typologie und Ikonographie*, in: P. KOUSOULIS (HRSG.), *Tenth International Congress of Egyptologists. Abstracts of Papers*, Rhodes 2008, S. 27-28.

Symbolik usw., die insgesamt zehn kurze Abschnitte bilden. Der zweite Teil dient als Katalog der Belege aus dem Neuen Reich einschließlich der Dritten Zwischenzeit.

Im ersten Abschnitt im Teil I stellt die Verfasserin den Lesern ihre Definitionen der Wörter »Säule« und »Pfeiler« vor, die im vorliegenden Werk eine wichtige Rolle für ihre Typologie spielen. Weiters bietet sie uns die Entwicklungsgeschichte der allgemeinen Säulenstile als eine kurze Einleitung.

Im zweiten Abschnitt werden weiter einleitend die Merkmale des Sistrums und des eigentlichen Motivs der Hathorsäule, behandelt. Hier werden erst die zwei Formen des Sistrums beschrieben, nämlich des Naossistrums und des Bügelsistrums, wobei die stilistischen Merkmale des ersteren Typs näher beschrieben werden. Die Verfasserin macht uns darauf aufmerksam, dass die Formensprache der Hathorsäule als Übertragung von dem ersteren Typ zu sehen ist und damit der Säulenstil der bildlichen Umsetzung des Naossistrums entspricht.

Der folgende Abschnitt geht auf die Typologie der Hathorstützen ein. Wie es bereits im ersten Abschnitt vorgestellt wurde, teilt die Verfasserin die Hathorstützen in Säulen- und Pfeilerformen ein. Nach ihrer Ordnung können die doppelgesichtigen und die eingesichtigen Merkmale entsprechend zur Säule und zum Pfeiler zugeordnet werden. Diese Sonderbetrachtung und selbständige Behandlung der Hathorsäulen aus dem Sinai, die viergesichtig sind und ihren Kronenaufbau fehlen lassen, ist die Folge ihrer Typologie. Am Ende des Abschnittes werden sowohl die Unterschiede und die Gemeinsamkeiten der beiden Stütztypen als auch die Besonderheit der Stütze aus dem Sinai resümeeartig festgestellt.

Abschnitt 4 thematisiert die Detailmerkmale des Hathorkopfes aus der kunsthistorischen Perspektive. Die Verfasserin wiederholt die Merkmale des Hathorkopfes aus dem Abschnitt 2, indem sie sich diesmal mehr auf die aktuellen Säulenbelege konzentriert und auf die Farbenkomposition der Perücken kurz eingeht, als die generellen Motive des Naossistrums zu behandeln.

Abschnitt 5 stellt die gesamten Belege aus dem Neuen Reich einschließlich der 3. Zwischenzeit chronologisch dar, indem die Verfasserin zeigt, dass der älteste Beleg aus der Zeit Hatschepsuts stammt. Sie weist uns weiter durch die Überlegung zur Existenz früherer Belege darauf hin, die Hathorstütze sei erst im Neuen Reich in Stein umgesetzt worden. So werden die einzelnen Behauptungen von anderen, die die Existenz der Hathorstütze vor dem Neuen Reich annehmen, mit einziger Ausnahme der Malereidarstellung aus einem Privatgrab des Mittleren Reiches in Meir, als unbegründet oder fragwürdig abgelehnt.

Im sechsten Abschnitt versucht die Verfasserin die altägyptische Regel der Verwendung des Säulenstils durch die Analyse von ihrer geographischen Lage, den Tempeltypen, der Aufstellung und der Orientierung der Belege herauszufinden. Betont wurden die Tatsachen, dass die Hathorstützen im Tempel sowohl der Kernstädte Ägyptens als auch der Grenzbereiche vorkommen, dass sie in allen Tempeltypen, d.h. in Speos, Hemispeos und freistehendem Tempel, errichtet wurden, und dass keine deutliche Tendenz auf Aufstellung und Orientierung hinweist.

Abschnitt 7 vergleicht die Größe und den Proportionskannon der einzelnen Belege. Die Analyse basiert auf der Zeichnung eines Hathorkapitells in Gebel Abu-Fodah, die mithilfe des Rasterystems vermutlich in der griechisch-römischen

Periode gezeichnet wurde.<sup>3)</sup> Die Verfasserin behauptet, dass »alle angeführten Kapitelle in einem vorgezeichneten Raster entworfen wurden« (S. 26). Um die Tendenz der Proportion für Hathorköpfe herauszufinden, fasst die Verfasserin die Maßangaben der jeweiligen Beispiele in einer Tabelle zusammen. Laut ihr sollten die Länge bzw. die Breite der Perücke und die des Gesichtes im Allgemeinen das Verhältnis 3:2 haben.

Der folgende Abschnitt thematisiert die Darstellungen der Hathorsäule in Schrein- bzw. Baldachinarchitektur in Malerei und Relief. Die Verfasserin kategorisiert die Formen in drei Typen: Die Hathorsäule ohne und mit Naosaufbau tauchen im behandelten Zeitraum häufiger als die »erweiterte Hathorsäule« auf. Der letztere Typ, der aus normalem Kapitell mit Naosaufbau und zusätzlichem Pflanzelement am unteren Glied zum Schaft besteht und laut Verfasserin oft bei den Stützen auf der Mutbarke verwendet wird, tauche häufiger in der Spätzeit in der uns wohl bekanntesten Kombination von Kompositkapitell und dem als Abakus dienenden Hathorkapitell auf.

Abschnitt 9 geht auf die Symbolik ein. Besonders wird die Verwendung dieses Stils hauptsächlich in den Tempeln für die Göttinnen hervorgehoben. Bei der Erklärung der Deutung des Stils betont sie den Punkt, dieser Stil sei eine Steinumsetzung des Naosistrums und dabei dürften die Funktionen des Sistrums übertragen werden. So stellt die Verfasserin uns die möglichen Funktionen des Sistrums vor, wie z.B. Zufriedenstellung der Gottheit, Ausstattung des Königs mit neuen Kräften, Gebrauch im Totenkult, Inszenierung der Erscheinungsszene der Göttin usw.

Der zehnte und letzte Abschnitt des ersten Teils gibt uns einen Überblick über die spätzeitlichen Hathorstützen und dient weiters als Zusammenfassung der Analyse.

Der zweite Teil des vorliegenden Werkes präsentiert die Dokumentation der einzelnen Belege, welche das wichtigste Ergebnis dieser Arbeit ist. Hierfür sind insgesamt 18 Tempelanlagen ausführlich dokumentiert, indem ihre wichtigsten Daten in der Art eines Resümeees verständlich beschrieben werden. Jeder Abschnitt beginnt mit der Beschreibung der Anlage selbst und ihrer Baugeschichte. Danach folgt die eigentliche Dokumentation der Hathorsäulen bzw. Hathorpfeiler. Am Schluss werden die Ergebnisse und die weiterführenden Fragestellungen erwähnt. Der Grundriss der Anlage ist meistens innerhalb der Beschreibung eingefügt, wobei die schematischen Aufrisszeichnungen sowie die Inschriften am Ende des Bandes folgen. Weiters wurden am Ende des Buches 45 Tafeln (insgesamt 75 schwarz-weiße Fotos) hinzugefügt, die von der Verfasserin nach der Wichtigkeit der Dokumentierung ausgewählt wurden (S. 45).<sup>4)</sup>

Die Leser des vorliegenden Werkes werden sofort merken, dass die Verfasserin sich, um ihr Ziel der Arbeit zu schaffen, nämlich die ausführliche Dokumentation zu diesem Säulenstil im beschränkten Zeitraum zu bearbeiten, unermessliche Mühe gegeben hat. Die ausführliche Belegsammlungsarbeit sowohl bei der Dokumentation als auch für die Sammlung

der spätzeitlichen Belege ließ nicht die kleinste Literatur aus. So nimmt die Verfasserin auch z.B. die japanischen vorläufigen Grabungsberichte, deren Existenz selten in der Ägyptologie in Europa überhaupt wahrgenommen wird,<sup>5)</sup> zur Kenntnis (S. 39 Fußnote 114).

Die Abbildungen bestehen aus Fotos mit hoher Qualität sowie ausführlichen Skizzen und Darstellungen der Inschriften. Die Beschreibung der Belege ist äußerst detailliert. Ohnehin gilt diese Dokumentation als die aktuellste sowie ausführlichste Arbeit zu diesem Säulenstil, sodass diese Leistung der Verfasserin von anderen als Musterarbeit anerkannt werden sollte und eventuell in der nahen Zukunft zur Dokumentierung der jeweiligen Säulenstile führt.<sup>6)</sup> Der Rezensent hat daher keinen großen Einwand zum Dokumentationsteil, außer dass es häufige gestalterische Fehler — auch im ersten Teil — gibt, wie z.B. die unvollständigen Zitate und die Tippfehler, die das Fehlen der wesentlichen Phase des Korrekturlesens zeigen.<sup>7)</sup>

Im Kontrast dazu wurde die Analyse im ersten Teil wesentlich kompakter gestaltet. Im Vergleich zum Dokumentationsteil mit Fotos aus ca. 135 Seiten, ist die Analyse ca. ein Drittel lang. Die Diskrepanz der Tiefe der Überlegungen zwischen den Abschnitten ist groß. Manche Abschnitte bestehen nur aus anderthalb Seiten, woraus keine wesentliche Schlussfolgerung gezogen werden kann.<sup>8)</sup> Dieser Analyse-Teil, obwohl er wissenschaftlich gestaltet ist, ist daher im Prinzip nicht dazu gedacht, die bisher offen gebliebenen Fragen zu lösen. Stattdessen ist der erste Teil eindeutig an den allgemeinen — einschließlich der nicht an diesem Architekturelement interessierten Ägyptologen — Leser gerichtet und dient als Beilage zur ausführlichen Dokumentation im zweiten Teil. Dementsprechend handelt es sich also um ein Nachschlagwerk oder eine Art Lexikon, spezialisiert auf die Sistrumsäule, durch das man sich über den aktuellsten Stand der Forschung zu diesem Säulenstil informiert und die einzelnen Themen zur weiteren Untersuchung vertiefen kann.

Das Problem bei dem vorliegenden Werk ist die Tatsache, dass, trotz dessen Charakter als ein Nachschlagwerk, zahlreiche Hypothesen, die meistens von der Verfasserin in der

<sup>5)</sup> Dieses Phänomen ist durch die Tatsache verursacht worden, dass die Grabungsberichte der japanischen Teams oft im Japanischen publiziert werden. Bei den Berichten über die japanischen Ausgrabungskampagnen in Akoris durch TSUKUBA UNIVERSITY ist dies glücklicherweise nicht der Fall. Für die jährlich publizierten vorläufigen Berichte auf Englisch, vgl. H. KAWANISHI/S. TSUJIMURA (HRSG.), *Preliminary Report Akoris 1997f*, Ibaraki 1998f.

<sup>6)</sup> Bei den Djed-Pfeilern scheint jedoch eine ausführliche Dokumentation bereits gemacht worden zu sein. Dazu vgl. A.-M. AMANN, *Der Djed-Pfeiler*, Dissertation, Tübingen 1992.

<sup>7)</sup> Die Leser des vorliegenden Werkes werden besonders durch die falsch buchstabierten Personennamen daran gehindert, die zitierten Quellen nachzulesen; in Fußnote 3 soll »PHILLIPS« statt »PHILIPPS« stehen; in Fußnote 12 soll statt »JAROŠI« »JÁNOSI« stehen; in Fußnote 23 ist der zitierte »NORMAN« kein Nachname sondern der Vorname von NORMAN DE GARIS DAVIES; in Fußnote 47 ist ein Aufsatz von der Verfasserin statt in der Reihe »ÄAT 33,4« in »Königtum, Staat und Gesellschaft früher Hochkulturen 3,1« auf den Seiten 53-63 erschienen; die zitierte Autorin »TSUJIMURA« in Fußnote 114 (S. 39) sollte »TSUJIMURA« sein. Auch »K. SHOBO« ist kein Autor, sondern ein Verlag, der sich »KOYO VERLAG« nennt; das Werk von GIVEON in der Fußnote 278 ist eine Monographie. »Lady of the Turquoise« ist daher kein Untertitel, sondern der Titel eines Kapitels von Seiten 61-67. Die zitierte Seite »5« soll vielleicht die fünfte Seite des Kapitels bedeuten.

<sup>8)</sup> Die Abwesenheit wesentlicher Feststellungen in den jeweiligen Abschnitten gibt dem Rezensenten den Eindruck, dass der erste Teil eigentlich dazu beabsichtigt ist, dem Leser zehn kleine Themen bzw. Geschichten zu diesem Stil anzubieten.

<sup>3)</sup> *Description de l'Égypte, Antiquités IV*, pl. 62 [3-5]; W.M.F. PETRIE, *A Season in Egypt 1887*, London 1888, S. 33, pl. xxv; W.M.F. PETRIE, *Egyptian Architecture*, London 1938, S. 63, pl. xx-101; D. ARNOLD, *Building in Egypt*, New York 1991, Fig. 2.26.

<sup>4)</sup> Bezüglich der Farbfotos von der Verfasserin zu einigen Beispielen, empfiehlt der Rezensent die folgende Literatur nachzuschlagen. E. BERNHAUER, in: *Antike Welt* 31/5, S. 459-466.

Vergangenheit veröffentlicht wurden, als Haupttheorie dargestellt werden. Die vorhandenen Themen sind reine Wiederholungen der bereits von der Verfasserin selbst veröffentlichten Aufsätze, ohne dass sie diese weiterentwickelt hat. Ein Großteil des ersten Teils basiert auf dem Aufsatz aus dem Jahr 2000,<sup>9)</sup> während die einzelnen Fragestellungen darin bei der Verfassung des vorliegenden Werkes aus unbekanntem Grund in kleineren Abschnitten verstreut wurden.<sup>10)</sup> Derjenige, der die bisherigen Aufsätze gelesen hat, könnte den Eindruck bekommen, dass die Struktur des ersten Teils dieses Werkes wesentlich schwächer und sogar unverständlicher als die der vorigen geworden ist.<sup>11)</sup>

Auch die Hauptpunkte, welche die Verfasserin immer wieder betont, sind eigentlich nichts Neues. Dass die Hathorsäule eine rundplastische Umsetzung des Naossistrums, also eine Sistrumsäule, ist und eine besondere Verbindung zwischen diesem Säulenstil und dem Göttinnenkult besteht, wird seit der Zeit BORCHARDTs behauptet<sup>12)</sup> — die Verfasserin hat nur diese Perspektive weitergeführt.<sup>13)</sup> Es ist schwer eine wesentliche Neuigkeit im ersten Teil zu erkennen, die man zur weiteren Beschreibung zu der Definition des Hathorsäule<sup>14)</sup> bzw. des Hathorkapitells<sup>15)</sup> im *Lexikon der Ägyptologie* hinzufügen sollte.

Das Fehlen neuer Erkenntnisse bedeutet, dass viele Behauptungen von der Verfasserin über die wichtigsten Fragen zu diesem Stil genauso umstritten sind wie die in ihren bisherigen Aufsätzen. Die folgenden Bemerkungen zum Inhalt des ersten Teils sind also keine Kritik am vorliegenden Werk, sondern einige Einwände zu umstrittenen Behauptungen aus den früheren Aufsätzen, die dieser Teil ebenfalls beinhaltet. Diese sollten denjenigen Lesern, die sich für diese Thematik wissenschaftlich interessieren, als Hinweise, wie man diese Thematik weiter vertiefen könnte, dienen.

Die Definitionen von »Säule« und »Pfeiler« von der Verfasserin sind für die Typologie der Belege sehr durchdacht, jedoch in architektonischer Hinsicht nicht vollständig. Besonders wenn man die variationsreiche Formensprache der Säulenstile des Neuen Reiches im altägyptischen und vorhellenistischen Sinn betrachten will, so kann man diese nicht ausschließlich mit der griechischen bzw. römischen Architektursprache ausreichend definieren. Die Behauptung von der Verfasserin, dass die Pfeiler und Säulen immer eine bestimmte Gesichtszahl und Aufstellungszahl hatten (S. 24), ist beispielsweise hilfreich, insofern man die behandelten Belege klar zu kategorisieren versucht, jedoch bleibt es fragwürdig, ob die

Ägypter tatsächlich die Definition dieser zwei Stützentypen mit den Gesichts- und den Aufstellungszahlen mitbestimmt haben.

Wenn man die freistehenden Stützen der altägyptischen Architektur in die zwei Typen »Säule« und »Pfeiler« einteilen möchte, so müssen wir die Säulen und die Pfeiler jeweils zur Gattung Rundplastik und Reliefkunst zuordnen. Der wesentliche Unterschied zwischen den beiden ist der Arbeitsaufwand, der nicht nur bei der Meißelarbeit sondern auch in der Planungsphase besteht. Die kreisförmigen und polygonalen Querschnitte, die oft entsprechend zu Säule und Pfeiler zugeordnet werden, sind daher nur als Nebenprodukt von deren Grundgedanken zu verstehen, auf denen nicht unbedingt von den Ägyptern beharrt wurde. So sollten die von der Verfasserin so bezeichneten »Pfeiler« aus Serabit el-Chadim, die den rechteckigen Querschnitt am Schaft und das Kapitell mit überwiegendem Durchmesser besitzen, eher als Säulen betrachtet werden. Auch ein besonderes Beispiel, und zwar ein Kompositpfeiler, der ebenfalls die wichtige architektonische Entwicklungsphase der Säulen im Neuen Reich zeigt, sollte zumindest im ersten Teil vorgestellt werden.<sup>16)</sup>

Die Auseinandersetzung mit der Entstehungszeit der Hathorstütze in der Steinarchitektur benötigt vorsichtiger Behandlung. Für die Ansetzung der Entstehungszeit dieses Stützenstils in der Zeit Hatschepsuts fehlt der wesentliche Nachweis, dass dieser Stil *nicht* vorher existiert hat. Das Fehlen des Beleges im Mittleren Reich in steinerner Form heißt nur, dass wir nichts haben, um die Existenz dieser Stütze in dieser Epoche nachzuweisen. Sollte die Verfasserin erfolgreich die Behauptungen von anderen Ägyptologen, vor allem die von Arnold (S. 20 Fußnote 54), widerlegen, so bleibt jedoch immer noch die Möglichkeit der Existenz steinerner Hathorstützen in der Zeit Hatschepsuts. Man muss dabei berücksichtigen, dass wir sehr wenig über die monumentale Architektur des Mittleren Reiches im Vergleich zu der des Alten sowie des Neuen Reiches wissen.

Vor allem ist der Rekonstruktionsvorschlag von Hathorkapitellen im Djoserbezirk insofern nicht einfach ignorierbar, wie es die Verfasserin tat (S. 22), als man keinen entscheidenden Nachweis für die richtige Rekonstruktion dieses kuriosen Kapitelltyps gefunden hat und man den Rekonstruktionsvorschlag nicht widerlegen kann. Neben den anderen Rekonstruktionsvorschlägen<sup>17)</sup> wird die Rekonstruktion eines Hathorgesichtes mit einem kannelierten Schaft, ursprünglich von BORCHARDT und nicht von BADAWY (S. 22), immer wieder von anderen Bauforschern<sup>18)</sup> im Zusammenhang mit dem Pilaster mit Hathorkapitell in Deir el-Bahri<sup>19)</sup> angenommen.

<sup>9)</sup> E. BERNHAUER, in: *GM* 176, S. 25-38.

<sup>10)</sup> So stammen die Definitionen der Wörter »Säule« und »Pfeiler« (Abschnitt 1), die Definition der Teile (Abschnitt 2) die Einteilung in zwei Haupttypen (Abschnitt 3), die wichtige Entstehungsfrage (Abschnitt 5), die Beziehung des Stützenstils zu den Göttinnen (Abschnitt 6 und 9), die Proportionsanalyse mit der Verwendung des Rastersystems (Abschnitt 7) und die spätzeitlichen Belege (Abschnitt 10) in anderen Aufsätzen, die in relativ jüngerer Zeit veröffentlicht wurden.

<sup>11)</sup> Durch diesen Aufbau hätte der Rezensent eine vertiefte Behandlung der Themen und Fragestellungen, die durch den zweiten Teil neu dazu kommen sollten, erwartet, denn zweifellos hat die Verfasserin die bisher ausführlichste Untersuchung zu diesem Säulentyp unternommen.

<sup>12)</sup> L. BORCHARDT, *Die ägyptische Pflanzensäule*, Berlin 1897, S. 55, Fußnote 1.

<sup>13)</sup> Es heißt selbstverständlich nicht, dass die fortschrittliche Leistung in dieser Thematik von ihr unterschätzt werden soll, jedoch ohne die Angaben der Basisquelle kann man den Wert des vorliegenden Werkes nicht korrekt betrachten.

<sup>14)</sup> D. ARNOLD/P. JÁNOSI, *Säule*, in: *LÄ* V, S. 343-348.

<sup>15)</sup> G. HAENY, *Hathor-Kapitell*, in: *LÄ* II, S. 1039-1041.

<sup>16)</sup> JdE 18928: L. KAKOSY, »A Memphite Triad«, in: *JEA* 66, 1980, S. 50f, pl. vii.1-3.

<sup>17)</sup> S. CLARKE/R. ENGELBACH, *Ancient Egyptian Masonry*, London 1930, S. 10, Figs 5, 6; C.M. FIRTH/J.E. QUIBELL, *The Step Pyramid*, I: *Text*, Cairo 1935, S. 11; J.-PH. LAUER, *La pyramide à degrés. L'architecture*, I: *Texte*, Le Caire 1936, S. 160-163, Fig. 166; E.B. SMITH, *Egyptian Architecture*, New York/London 1938, S. 71-77, pl. xvii.3; H. RICKE, *Bemerkungen zur Ägyptischen Baukunst des Alten Reichs*, I, *BÄBA* 4, Zürich 1944, S. 77-84, Abb. 19, 20.

<sup>18)</sup> L. BORCHARDT, *Ägyptische Tempel mit Umgang*, *BÄBA* 2, Cairo 1938, S. 27 Abb. 8; W.M.F. PETRIE, *Egyptian Architecture*, London 1938, S. 62; A. BADAWY, *Le dessin architectural chez les anciens égyptiens: Étude comparative des représentations égyptiennes de constructions*, Kairo 1948, S. 21-24, Fig. 31a; J.-PH. LAUER, *La pyramide à degrés*, III: *Compléments*, Le Caire 1939, S. 59-64, Pl. XX; J.-FR. CARLOTTI, *L'Akh-menou de Thoutmosis III à Karnak*, Paris 2001, S. 128, Figs 127, 128.

<sup>19)</sup> E. NAVILLE, *The Temple of Deir el Bahari*, IV: *Plates LXXXVII.-CXXVIII. The Shrine of Hathor and the Southern Hall of Offerings*, *EM EES* 19, London 1901, S. 5, pl. ciii.

Besonders wenn eine Malereidarstellung eines Baldachins mit Hathorstützen bereits aus dem Mittleren Reich belegt ist,<sup>20)</sup> hat man keinen Grund die Existenz einer als ein Architekturelement stilisierten Hathorsäule zumindest in hölzerner Form zu bezweifeln. Es ist dann nur die Frage, *wann* und *warum* die Steinumsetzung tatsächlich stattfand. Bei der Behauptung, die erste Steinumsetzung dieses Stils hätte im Neuen Reich stattgefunden, wünschte der Rezensent die Erklärung dazu, *warum* gerade in dieser *Zeit* *dieser* Stil neben den anderen Kunstformen desselben Motivs in Stein umgesetzt wurde. Für die Untersuchung zur Entstehung einer Steinsäule scheint die gründlichere Berücksichtigung ihres kulturellen Hintergrunds erforderlich.<sup>21)</sup>

Die Genese der Hathorstütze ist ein völlig anderes Problem. Wenn wir die zwei Arten von Perücken berücksichtigen, die wesentlich zur stilistischen Komposition gehören und nicht nur ein Detail sind, so könnte man sich auch vorstellen, dass es ursprünglich mindestens zwei Arten von stilisierten Hathorformen gegeben hätte. Die wesentliche Frage, ob eine entweder nur als eine Variante zur anderen oder doch mit anderer Herkunft zu betrachten ist, oder *warum* zwei Formen überhaupt parallel errichtet wurden, scheint im vorliegenden Werk niemals gestellt worden zu sein.

Die Proportionsanalyse des Hathorkapitells im Kapitel 7 braucht noch wesentliche Vertiefung. Die Behauptung, dass *alle* Hathorkapitelle durch ein Rasterystem vorgezeichnet wurden, ist fragwürdig. Erstens ist die einzige für uns erhaltene Rasterzeichnung eines Hathorkapitells aus Gebel Abu-Fodah, welche die Verfasserin zusammen mit der Verwendung des Rasters vor allem in der Flachkunst seit der 11. Dynastie als Anhaltspunkt für ihre Analyse gelten ließ, aber aus der griechisch-römischen Periode und gilt, wie die Verfasserin selbst erwähnt (S. 27), nur als Hinweis. Obwohl es durchaus denkbar ist, dass die Ägypter bereits im Neuen Reich die Hathorkapitelle mithilfe des Rasters gezeichnet haben, soll jedoch dieser indirekte Beweis vorsichtiger für die Annahme der Rasterzeichnung für das Hathorkapitell im Neuen Reich eingeführt werden. Außerdem stehen die Hathorkapitellmodelle aus der Spätzeit zur Verfügung, wodurch man auch teilweise die spätzeitliche Planungstechnik als Hinweis für die Untersuchung verwenden könnte.

Falls wir annehmen möchten, dass *alle* Belege tatsächlich durch einen vorgezeichneten Raster kontrolliert wurden, wie erklären wir dann die »oft vorhandenen Abweichungen« (S. 28) sowohl zwischen den Bauwerken als auch innerhalb eines Raumes oder manche Werkverfahren, die außer Kontrolle geraten sind?<sup>22)</sup> Sind diese Ereignisse tatsächlich durch die Lust und Laune der Steinmetze zu erklären?

<sup>20)</sup> Die Quellenangabe der Darstellung der Hathorsäule mit Lotosblüte im Grab des Wechhotep ist falsch zitiert (S. 22 Fußnote 58). Vgl. A.M. BLACKMAN, *The Rock Tombs of Meir, VI: The Tomb-Chapels of Ukhhotpe Son of Iam (A, No.3), Senbi Son of Ukhhotpe Son of Senbi (B, No. 3), and Ukhhotpe Son of Ukhhotpe and Hery-Hery-Ib (C, No. 1)*, MEES 29, London 1953, S. 23, pl. xi.

<sup>21)</sup> Wie weit hängt es mit den anderen Steinumsetzungen der Säulen im Neuen Reich, wie z.B. der Zeltstangensäule, dem Djed-Pfeiler, der Kompositssäule usw., oder mit den häufig dargestellten eleganten Säulen in der Baldachinarchitektur zusammen?

<sup>22)</sup> Die katastrophale Ausführung des asymmetrischen Hathorgesichtes bei einem Kapitell im Raum K in Serabit el-Chadim (Taf. 35) oder die unterschiedlichen Verhältnisse zwischen der Höhe des Gesichtes und der Perücke sind beispielsweise klar ersichtlich in Tafeln am Ende des Bandes.

Zweitens sollten die einzelnen Maßangaben je nach ihrer Zuverlässigkeit klassifiziert werden. So dürfen die Maßangaben in Veröffentlichungen im Text, in den Zeichnungen und bei eigenen Messungen keinesfalls mit den Maßen von Objekten auf normalen Fotos mit einem Maßstab gleich behandelt werden. Die geschätzte Toleranz der Maße auf bis 10% ist auch viel zu groß für die Analyse der königlichen Bauausführung.<sup>23)</sup> Das Werkverfahren, die Konstruktions- und die Planungstechnik sind variabel. Um die Planungstechnik des Hathorkapitells in diesem beschränkten Zeitraum herauszufinden, scheint es der Meinung des Rezensenten nach wichtig damit zu beginnen, dass man erst nur die sorgfältig ausgeführten und gleichzeitig sehr gut erhaltenen Beispiele evaluiert.

Alles in allem ist das vorliegende Werk empfehlenswert für alle Interessierten. Der erste Teil mit den aktuellsten Forschungsergebnissen zu diesem Thema zusammen mit der ausführlichen Dokumentation in einem Band macht ein gutes Nachschlagwerk aus, dessen Vorhandensein man in jeder Fachbibliothek erwartet. Es ist ein Werk, das dem Leser so viele Informationen zu diesem Stil vermittelt, aber uns gleichzeitig vor Augen hält, wie wenig wir immer noch von diesem Architekturelement verstehen.

Wien, Oktober 2008

Yoshifumi YASUOKA

\* \*  
\*

HEROLD, A. — Streitwagentechnologie in der Ramses-Stadt. Knäufe, Knöpfe und Scheiben aus Stein. (Die Grabungen des Pelizaeus-Museums Hildesheim in Qantir - Piramesse, Band 3). Verlag Philipp von Zabern GmbH, Mainz am Rhein, 2006. (31,5 cm, XIV, 410 + 23 Tfln.). ISBN 978-3-8053-3506-5. € 128,-.

An authority on the technology of chariots (cfr. the author's *Streitwagentechnologie in der Ramses-Stadt*, 2, *Bronze an Pferd und Wagen*, Mainz am Rhein (Verlag Philipp von Zabern) 1999), Anja Herdold's second monograph on the appropriate finds from Qantir-Piramesse maintains the same high standards of her previous contributions. Introduced by a chronological table and a very useful glossary, the introduction focuses on the role assigned to yoke (saddle) knobs and plano-convex disks in the history of research on Egyptian chariots and chariotry (pp.1-4). These stone elements, every single one of them a "Leitfossil für Streitwagenpräsenz", are defined in greater detail in the following pages on the basis of the excavated material with references to the stratigraphy and an interpretation of the find contexts including workshops as well as the royal horse stud (pp. 5-50). An invaluable excursus bundles sixteen Egyptian representations ranging from the reign of Hatshepsut to that of Psammetichus I documenting the fabrication/repairation of chariot accoutrements (pp.51-78). Pages 79 to 99 offer a panoramic view on the iconography of the chariot in the Minoian and Mycenaean world, Egypt, the Near East and Iran, followed by considerations concerning the typology and func-

<sup>23)</sup> Das Risiko beim Vertrauen und Zitieren dieser Messwerte ist viel zu groß für Bauforscher, der sich mit den Maßangaben die Planungstechnik der Ägypter herauszufinden wünscht.

tion of yokes and disks, with an excursus on their possible designations in ancient Egyptian sources (pp.100-124). The lavishly illustrated catalogue is not limited to the finds from Qantir and its vicinity, but also includes yoke knobs and disks from Thebes, Tell (?) el-Amarna and minor sites in addition to *comparanda* from the Levant and Hasanlu (pp.125-347). A bibliography (with a separate list of Qantir/Piramesse publications on pp. 403-407), references to charts and plates as well as a general index (pp. 348-374) enhance the user-friendliness of this work. Finally, a well documented appendix on the reconstruction of a chariot at the Hildesheim museum records the many insights gained from this archaeological experiment (pp. 375-386).

It is to the author's credit that an overwhelming amount of fresh data for future research has been made available in a format which is both orderly and precise as a result of her exemplary methodological approach. The typological series of the *Abschlusscheiben* (plano-convex disks associated with the chariots' floor frames (pp. 116-117, 214-244, 298-301) for example, is clearly distinguished here from the more convex *Spinnwirtel* or spindle whorls (pp. 246-253). Since such a clear cut division has seldom met with unanimity amongst students of Near Eastern archaeology, Herold's contribution is bound to vivify the discussion on this particular topic (A. Otto, *Alltag und Gesellschaft zur Spätbronzezeit: Eine Fallstudie aus Tall Bazi (Syrien)*, Turnhout 2006 (=Subartu XIX), pp. 123-124). A most problematic issue indeed, all the more since one cannot exclude the re-use of chariot disks as spindle-whorls since the Early Bronze Age (P. Pfälzner, *Haus und Haushalt: Wohnformen des dritten Jahrtausends vor Christus in Nord-Mesopotamien*, Mainz 2001 (DaF 9), pp. 220-223).

The survey of comparable evidence from the Near East creates the impression that (with the exception of Alalakh) similar elements were less frequently used in the homeland of the *maryannu*, the chariot nobility *par excellence* of the northern Levant, the author's discussion focussing on Palestine and northern Iran. Both Ugarit and Tell Kazel in the neighbouring kingdom of Amurru for instance, are left out of the picture in spite of the yoke saddle finials and other accessories brought to light in these sites (resp. A. Caubet, "Objets et instruments d'albâtre", in M. Yon e.a., *Arts et industries de la pierre. Ras-Shamra-Ougarit VI*, Paris 1991, Ead., «Notes sur les chars d'Ougarit», *Semitica XXXVIII* (1990): 81-85, M. Yon, *La cité d'Ougarit sur le tell de Ras Shamra*, Paris 1997, pp. 170-171 and E. Capet, «Tell Kazel (Syrie), rapport préliminaire sur les 9<sup>e</sup>-17<sup>e</sup> campagnes de fouilles (1993-2001) du Musée de l'Université Américaine de Beyrouth, chantier II», *Berytus* 47 (2003), pp. 67-68, fig. 5:c and 95, fig. 3:a-b).

Following are some references to works Herold's readership may appreciate on behalf of the additional data they offer. J.-P. Vita, *El ejército de Ugarit*, Madrid 1995 contains pertinent information on the chariot and its role in the Ugaritic military organisation (chapters 2 and 3), while M. G. Pini "Su due termini riguardanti il carro nei testi di Ugarit" *Oriens Antiquus* 15 (1976) p. 107-114 discusses the terms *šmd* (the yoke) and *hṛš* (the axle or *timone*), reminding us of the Amarna age terms *mašaddu* (*timone*), *hubūtu* (axle) and *šimittu* (yoke). Finally, the "Deutsch-ugaritisches Glossar" of J. Tropper's *Kleines Wörterbuch des ugaritischen*, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2008 which appeared after Herold's publication, also provides useful references to chariots and chariot accoutrements under e. g. "Rad" (*apn*), "Streitwagen" (*mrkbt*) and "Streitwagen-Bogenschütze"

(*tnn*), as does M. G. Amadasi, *L'iconografia del carro da guerra in Siria e Palestina*, Rome 1965 (*Studi semitici* 17) on the iconography of the chariot.

Despite these minor criticisms, there is no doubt that this scholarly achievement will remain an excellent research tool for all those interested in chariotry and the chariots as a vehicle for technology exchanges in the pre-classical world.

Free University of Brussels

Eric GUBEL

Royal Museums of Art and History, Brussels

September 2008

#### KORTE AANKONDIGING

BUDDE, D., S. SANDRI and U. VERHOEVEN (eds.) — Kindgötter im Ägypten der griechisch-römischen Zeit. Zeugnisse aus Stadt und Tempel als Spiegel des interkulturellen Kontakts. (*Orientalia Lovaniensia Analecta*, 128). Editions Peeters, Leuven, 2003 (25 cm, XIV, 335). ISBN 90-429-1367-3. € 80,-.

The book is divided into two parts: The first part introduces the topic of a research project into child deities undertaken at the University of Mainz (DFG-Project 295, since 2000). This project looks into the cult and representations of child gods in Greco-Roman Egypt, with an eye to their diverse cultural background from Egypt and abroad. The introduction is written by the three editors together, and treats various questions and perspectives regarding the study of child gods. Over 20 different child gods are known from temple decoration, none of whom are female, and their iconography and titles are discussed, also outside the temples. Foreign influence visible in the terracotta repertoire makes clear that there was an influence from foreign child deities in Egypt, and the adjective 'Egyptian' should therefore be avoided with the child gods. It is followed by a case study by Budde of the child god Harpre (*Hr-pr'-p3-hrd*), the son of the gods Montu and Rattaui, who had not been studied before. The second part of the book contains the proceedings of a colloquium on the topic of child gods, which was held in Mainz in February 2002. Here, eight papers are included, mixing sources from Egyptology and Classical Studies. Several contributions treat the topic of Harpokrates in the terracotta repertoire. J. Fischer and H. Györy both comment on the history and interpretation of the cornucopia and the pot held by this child god and S. Schmidt focuses on the wider issue of cultural interaction in the development of the Harpokrates types. Other examples of child gods are studied from the perspective of the priestly literature in hieroglyphic inscriptions and on papyrus, with F. Labrique analysing Khonsu in Karnak, E. Louant writing on Harsomtut in Edfu, and M. Stadler commenting on an unidentified child god in a literary text contained in some Hieratic and Demotic manuscripts that are likely to stem from temple libraries. Finally, two contributors discuss the identity of child gods used in early Hellenistic royal ideology: H. Felber analyzes the role of Herakliskos in royal and imperial propaganda and P. Schollmeyer comments on the image of an unidentified child god battling a goose, which he attributes to early Ptolemaic Alexandria.

\* \*  
\*

VANDERSLEYEN, C. — Le delta et la vallée du Nil. Le sens de *ouadj our* (w3d wr). (Connaissance de l'Égypte Ancienne, 10). Éditions Safran, Bruxelles, 2008 (24 cm, 351). ISBN 978-2-87457-021-6. € 42,-.

Un premier livre de Vandersleyen sur *Ouadj our* paru en 1999 concluait que contrairement à l'opinion convenue, le «Grand Vert» ne désigne *jamais* «la mer» mais toujours le Nil indissociable de la verte vallée qu'il fertilise. Beaucoup d'égyptologues, tout en concédant que *Ouadj our* renvoie parfois à une réalité nilotique, continuent à considérer qu'il s'agit le plus souvent de la mer. Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur persiste et signe. Le corpus analysé s'est enrichi d'une quarantaine de documents (sur 360) sans que cela modifie la conclusion: selon Vandersleyen, aucun texte exploitable n'impose de traduire *Ouadj our* par «mer», tandis que l'identification au Nil et à sa vallée est très fréquemment certaine, en tout cas toujours la plus vraisemblable.

Le chapitre 1 souligne que les auteurs gréco-romains avaient mis sur la voie en rapportant que les Égyptiens détestaient la mer et ne vénéraient aucun dieu maritime. D'ailleurs, les «dieux de *Ouadj our*» attestés par les sources ne sont autres que les grands dieux de l'Égypte; dès la V<sup>e</sup> dynastie sont notamment appelés ainsi sans discontinuer les «dieux-Nils» symbolisant la fécondité du fleuve (ch. 2). Si Osiris surtout est intimement lié et même assimilé à *Ouadj our*, c'est qu'il est lui-même le Nil et le flot de l'inondation, Hapy (ch. 3). *Ouadj our* est constamment associé à des réalités terrestres (ch. 5) et aquatiques (ch. 6), à des populations (ch. 7-8-9) et à des dangers (ch. 10) qui n'ont rien à voir avec la «mer» et peuvent sans exception se comprendre dans un environnement strictement nilotique, notamment le Fayoum (ch. 4), très souvent le delta (ch. 9) et ses marges orientales (ch. 8), mais aussi la Haute Égypte ou le méridional pays de Pount. Le seul texte où *Ouadj our* intervient dans un contexte maritime est le *Décret trilingue de Canope*, dans la version hiéroglyphique duquel le traducteur déconcerté s'est senti obligé de comparer Chypre aux «îles-au-milieu-de-*Ouadj our*», c.-à-d. aux *gezirah-s* du delta (ch. 12). L'auteur propose au passage de nouvelles identifications surprenantes mais bien argumentées: ainsi les *khasout* proches de *Ouadj our* ne seraient pas des «pays étrangers» mais les innombrables «collines» du delta encore visibles au 19<sup>e</sup> s. et les prétendues «mers» appelées *pekher our*, *shen our* et *kem our* seraient les branches principales du Nil qui de tout temps ont arrosé le delta au nombre de trois. Dans le ch. 13, Vandersleyen dénonce l'«obsession de la mer» qui a prévalu dans la littérature égyptologique antérieure et, engageant un débat scientifique franc et ouvert, il répond point par point aux arguments qu'ont opposés Kitchen et Quack à sa démonstration.